# L'INDEX SANGLANT

POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet 50 cs

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ

# L'index sanglant

*ROMAN POLICIER*

par PAUL DARGENS

CU209

3,50 €

## CHAPITRE PREMIER

— Ainsi, mon amie, votre résolution est irrévocable, et tout ce que je pourrai vous dire n'y changera rien? questionna le prince Vittorio Mazzoni en étouffant un soupir.

— Irrévocable! répondit son interlocutrice d'un ton sec et tranchant, en détournant la tête.

Il y eut une minute de pénible silence; dans le petit salon aux tentures de soie claire et que les fleurs coupées garnissant les jardinières emplissaient de subtils aromes, on ne percevait plus que le bruit de la respiration entrecoupée du prince Vittorio.

Visiblement, le jeune homme faisait d'héroïques efforts pour conserver son calme, mais le plus inhabile des observateurs n'eût point eu de peine à constater qu'il souffrait réellement.

En effet, son beau et mâle visage était douloureusement contracté et par instants son regard où brillait une flamme singulière se posait sur sa compagne.

Quant à celle-ci, elle ne paraissait rien remarquer et toute son attention se concentrait sur une rose pourpre qu'elle venait de cueillir dans une potiche voisine.

Maintenant, les paupières mi-closes, les narines

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

palpitantes, elle la respirait avec délices, semblant se griser du parfum troublant de la fleur couleur de sang.

Veuve d'un des premiers armateurs de Naples, Elena Antarci venait d'atteindre sa vingt-huitième année.

Originaire de Venise, où son mari l'avait rencontrée, disait-on, alors que, pieds nus, elle vendait des oranges sur la place Saint-Marc, elle semblait avoir gardé dans ses cheveux tout l'or que les peintres du XVIe siècle ont prodigué aux toisons fauves des belles Dogaresses figurant en leurs tableaux.

De taille moyenne mais bien prise, Elena avait un de ces teints de camélia qui semblent vouloir défier les années; en son visage d'un ovale parfait, ses grands yeux bleu sombre, ainsi que les flots des lagunes natales, luisaient d'un feu inquiétant et pervers.

La bouche mignonne et rouge, saignant ainsi qu'une blessure, s'ouvrait sur un double rang de perles.

Le pied et la main remarquablement petits étaient dignes d'une patricienne; bref, tout en cette exquise créature était adorablement élégant et distingué.

Depuis qu'elle avait fait son entrée dans la haute société napolitaine, Elena Antarci avait fait tourner bien des têtes, inspiré bien des passions. Mais le plus épris de ses adorateurs était certainement le prince Vittorio Mazzoni.

Dernier rejeton d'une illustre famille dont le nom se retrouve à chaque page de l'histoire napolitaine, le prince venait de dépasser la trentaine.

Grand, mince, extrêmement élégant, il avait jusqu'ici connu peu de cruelles et sa jeunesse s'était écoulée en une fête perpétuelle.

Pourtant, depuis que la fatalité avait mis sur son chemin la belle Elena, le prince ne souriait plus et ses amis ne le voyaient plus guère.

C'est que, pour la première fois de sa vie peut-être, Vittorio était sérieusement épris, à ce point que

lorsque Mme Antarci s'était trouvée veuve, il avait sans hésité sollicité sa main.

Elena aurait probablement accueilli favorablement cette recherche, car jusqu'ici elle avait paru encourager les assiduités de Mazzoni; mais la famille du prince que révoltait une pareille mésalliance était intervenue. On avait parlé d'un ordre d'exil arraché au roi et qui aurait envoyé pour des années Vittorio au fond de ses propriétés de Sicile, si bien que la jeune femme, peu soucieuse sans doute de partager semblable destin et ne voulant point braver en face l'opinion publique qui la traitait assez durement, avait nettement rompu avec son amoureux, le priant de ne plus venir la visiter.

Bien mieux, elle avait annoncé son départ, disant qu'elle avait l'intention d'entreprendre un grand voyage à travers l'Europe.

Cette nouvelle avait atterré Vittorio, si bien que, l'heure d'avant, il s'était présenté chez Mme Antarci, et là, forçant toutes les consignes, il avait réussi à joindre la jeune femme en ce petit salon où nous les retrouvons.

Elena avait accueilli Vittorio comme un ami qu'on revoit après une courte absence, lui offrant une tasse de café, l'entretenant des menus potins de la ville.

Mais ce n'était pas pour causer de ces choses banales que le prince était venu. Aussi, coupant court au milieu d'une phrase de son interlocutrice, l'avait-il franchement questionnée au sujet des intentions qu'on lui prêtait. Très fermement, Elena avait répondu, confirmant ses projets de voyage, et c'est pour cela que le prince, le cœur brisé, l'âme en déroute, avait soupiré l'instant d'auparavant :

— Ainsi, votre résolution est irrévocable et tout ce que je pourrai dire n'y changera rien?

On a vu qu'elle avait été la réponse de Mme Antarci.

La conversation continua sur ce ton durant quelque temps, Mme Antarci en faisant à peu près seule les frais et le prince se contentant de répondre par monosyllabes.

Mme Antarci habitait un coquet appartement situé dans l'une des plus élégantes avenues de Naples.

Son train de maison était moyen : trois domestiques, une femme de chambre, un chauffeur et un maître d'hôtel sicilien.

Tandis que son interlocutrice égrenait les mots de sa voix musicale et joliment chantante, disant ses projets pour les mois qui allaient suivre, le prince Mazzoni s'assombrissait de plus en plus, cependant que le pli douloureux de sa bouche se marquait davantage de minute en minute.

Elena pourtant ne semblait point y prendre garde et restait indifférente, presque gaie.

Aussi, à la fin, Vittorio n'y tint plus et, saisissant entre les siennes les mains de la belle jeune femme, se penchant vers elle, il dit d'une voix ardente, toute vibrante de passion :

— Oh! Elena, Elena! est-ce bien vous qui parlez ainsi et oubliez-vous donc que jadis vous m'avez permis de croire que vous m'aimiez?...

Une flamme s'était allumée dans ses yeux et rien qu'à la voir on devinait quel amour profond, exclusif, était né en son cœur pour cette adorable créature.

Il y eut un instant de silence; Mme Antarci ne semblait nullement pressée de répondre et elle contemplait Vittorio d'un regard singulier, presque ironique, où parfois flambaient des lueurs mauvaises.

Un énigmatique sourire semblable à celui de la Joconde errait sur ses lèvres pourpres.

— Voyons, Elena, reprenait le prince, non sans une nuance d'impatience, avez-vous donc tout oublié du passé?

L'exquise physionomie de Mme Antarci se modifia comme par enchantement et prit une expression mélancolique qui la rendait plus jolie encore.

Un léger soupir lui échappa et, hochant sa mignonne tête que couronnait sa chevelure d'or, elle murmura d'une voix très douce :

— Non, mon ami, je n'oublie rien, vous le savez, et c'est pour cela que je m'en vais!...

— Vraiment, alors je ne vous comprends pas.

— Mon pauvre Vittorio, cela m'étonne de votre part, à moins que...

Elena se tut, comme si elle eût préféré ne pas exprimer complètement sa pensée.

Mais le prince, dont le visage s'était illuminé de joie à la réplique de la jeune femme, insistait, tendre, pressant :

— A moins que?... Parlez, Elena, je vous en conjure.

— A quoi bon! sourit-elle résignée exquisement.

— Si fait, je vous en prie...

— Eh bien, je voulais simplement dire qu'il n'y a de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre et personne n'est moins subtil que ceux qui ne désirent point comprendre.

Comme il la regardait, surpris, marquant un visible étonnement, elle poursuivit, s'animant peu à peu sans paraître y prendre garde.

— Vous m'accusez d'oublier, Vittorio, pour un peu vous prétendriez que déjà le passé est aboli de ma mémoire... Or, c'est bien mal me connaître et je ne puis croire, non je ne le puis, qu'une pareille mésentente existe entre nous. Il me serait infiniment pénible en les douloureuses circonstances dans lesquelles je me trouve et en face d'un avenir aussi sombre que le mien, de songer que le seul homme qui m'ait aimé et à la voix duquel mon cœur ait battu, de me dire que cet homme s'était mépris sur la valeur de l'attachement qu'il m'avait inspiré.

Un sanglot étouffé coupa la phrase de la jeune femme et elle se renversa comme incapable d'aller plus loin tant la douleur la brisait.

Navré, ému, le prince mit un genou en terre devant elle, et appuyant ses lèvres sur les jolis doigts fuselés.

— Pardon, mon Elena, s'exclama-t-il, pardon de vous faire tant de peine.

— Oh! ce n'est rien, sourit-elle en haussant les épaules, j'ai déjà tant souffert!...

— Mais enfin, pourquoi partez-vous? Pourquoi in-

sinuez-vous que peut-être vous ne reviendrez jamais à Naples, continuait le prince, vous savez bien que vous me désespérez! Je vous aime, je vous adore. Elena, vous êtes pour moi plus que la vie et votre implacable résolution me frappe plus cruellement que ne le ferait un arrêt de mort.

Elena Antarci eut une hésitation dernière, puis, comme cédant à une impulsion irrésistible, plus forte que sa volonté, elle se courba vers le jeune homme agenouillé à ses pieds, et prenant sa tête à deux mains, elle en approcha son visage, plongeant son regard dans ses yeux ainsi que pour lire jusqu'au plus profond de son âme.

— Est-ce vrai, est-ce bien vrai, ce que vous me dites-là?

— Je vous le jure, mon aimée, s'écria-t-il avec élan.

— Oui, je vous crois, fit-elle, et cette minute de bonheur que je vous dois me donnera le courage de tout surmonter. A présent, je ne redoute plus rien, que m'importe tout ce que me réserve l'avenir, j'ai eu mon instant de joie sur cette terre, je suis aimée de vous, Vittorio!...

Et affolée, toute vibrante d'amour, Elena appuya longuement ses lèvres sur celles du prince, en un baiser ardent comme une morsure.

Déjà, étouffant un cri de joie, Vittorio étend les bras pour enlacer la taille souple de sa belle amie, mais celle-ci se dérobant échappa à son étreinte et se leva vivement, gagna d'un bond l'extrémité opposée du salon.

Là, les bras étendus en un geste suppliant, elle dit d'une voix implorante.

— Je vous en prie, Vittorio, au nom de votre mère, ayez pitié de moi.

Le prince qui, s'étant redressé, faisait un pas vers elle, s'arrêta, surpris; déjà la jeune femme poursuivait :

— Oui, je vous aime, Vittorio, et au milieu de la nuit en laquelle je vais m'enfoncer, votre souvenir sera le rayon de soleil auquel je réchaufferai ma pauvre âme meurtrie... Lorsque j'étais enfant, à Venise,

je rêvais déjà de vous, d'un homme jeune et beau qui m'aimerait et viendrait un jour mettre à mes pieds son nom, son titre et toute la passion d'un cœur noble et généreux... Hélas! le songe de la fillette que j'étais s'est réalisé et j'en rends grâce au ciel... Jamais je n'oublierai le soir de l'automne dernier, où, au pied du Vésuve, au milieu des jardins d'orangers tout vibrants de parfum, vous m'avez avoué votre amour. Vous me demandiez de vouloir bien être votre femme, de devenir la princesse Mazzoni. C'était un rêve, un bien beau rêve, mon ami; néanmoins, je vous en garde une gratitude infinie... Depuis, le réveil est venu, brutal. La vie impitoyable que nous avions oubliée est venue durement nous rappeler à l'ordre. Votre famille s'est émue à la pensée de la mésalliance que vous méditiez; on a fait agir des influences, je sais qu'on a même été jusqu'au roi...

— Que m'importe, Elena! Pour garder votre amour, je suis prêt à tout braver... s'exclama Vittorio, hors de lui.

Mais l'enchanteresse eut un sourire navré et avec un grand geste désabusé de ses belles mains dignes d'une déesse :

— Non, calmez-vous, mon ami, et écoutez-moi. Bien que plébéienne, je suis tout aussi fière que si l'illustre sang des Mazzoni coulait dans mes veines. Jamais, entendez-vous, jamais, je n'entrerai dans votre famille la tête basse, ainsi qu'une voleuse de nom!...

— Oh!...

— Cela, j'en ai fait le serment solennel au pied de l'autel et Dieu qui nous entend sait que je préférerai mourir plutôt que de manquer à mon serment. Quant à devenir votre maîtresse, vous avez l'âme trop haute, trop fière, Vittorio, vous me comprenez trop bien pour m'infliger pareille humiliation aux yeux du monde méchant qui nous épie et nous guette.

— Ma chérie...

— Donc, puisque vous ne pouvez m'élever jusqu'à vous et que, d'autre part, je ne veux pas déchoir, il ne me reste qu'un parti à prendre : celui de quitter

Naples. C'est pour me défendre contre vous, contre moi-même que je fuis loin d'ici. Notre amour que je garde intact continuera de brûler en mon cœur ainsi qu'une flamme très pure et ce feu intérieur deviendra la source de ma vie jusqu'à ce que, m'ayant consumée, il me mène au tombeau. Alors, je succomberai heureuse et satisfaite, murmurant votre nom, et vous remerciant encore du grand bonheur que je vous devrai.

Il est impossible de rendre les inflexions caressantes ou vibrantes de passion contenue de la voix d'Elena, l'étincellement ou la langueur de ses regards, l'expression angélique de son visage tandis que de ses lèvres s'épanchait ce long cri d'amour.

Le prince semblait littéralement fasciné.

Par instant, une folle envie lui venait de saisir entre ses bras cette exquise créature, de l'emporter bien loin, d'oublier tout ce qui n'était point leur amour.

Ç'eût été à la fois si bon et si simple...

Mais, d'autre part, il comprenait, que c'eût été bien mal agir envers cette femme qui, dans un moment de franchise douloureuse, venait de lui avouer le cher secret de son âme, de lui laisser apercevoir tout ce qu'il était pour elle.

Cœur noble et généreux, le prince Mazzoni comprenait mieux que tout autre les sentiments élevés animant sa belle amie et il se fût reproché à l'égal d'un crime d'abuser de son influence.

— Oh! murmura-t-il, pressant son front entre ses poings crispés, pourquoi ma famille...

— Votre famille est dans son rôle. Elle ne me connaît point et je ne lui garde pas rancune de me traiter ainsi qu'une aventurière. Si j'étais votre mère, votre sœur, je ne raisonnerais pas autrement...

— Ecoutez, ne partez point, laissez-moi tenter une nouvelle démarche; qui sait, peut-être parviendrais-je à fléchir les miens, supplia Vittorio.

— A quoi bon nous bercer de vaines illusions, mon pauvre ami, vous savez bien comme moi que tout

sera inutile, qu'il n'y a rien à faire et que le refus de votre père est définitif.

— Hélas! fit-il, morne et découragé, ils ont brisé ma vie. Je pouvais être le plus heureux des hommes; désormais, je serai le plus infortuné.

— Vous penserez à moi comme je pense à vous, soupira la belle jeune femme.

— Ah! certes... Votre souvenir vivra éternellement en ma mémoire, je vous en donne ma parole et, quoi qu'il arrive, vous serez pour moi la plus belle, la plus pure, la meilleure des femmes.

— Je vous remercie, ami.

— Avant cette heure, j'ignorais tout de vous, de votre grandeur d'âme. Je vous savais radieusement belle; à présent, je vous reconnais comme infiniment supérieure et cela décuple ma peine.

— Il faut avoir du courage; n'en ais-je pas, moi? fit Mme Antarci affectueuse et presque sereine. La souffrance, en épurant les sentiments, affine les âmes, les idéalise. Sachons rester sur les sommets que la douleur nous a fait gravir.

Longtemps, la belle jeune femme parla ainsi, prêchant la résignation, parlant des grands amants dont l'histoire a conservé les noms au Martyrologe de l'Amour et qui surent sacrifier leur passion à la dignité de leur âme. Sa voix douce et pénétrante était comme un baume qui peu à peu engourdissait l'infinie douleur de Vittorio.

A présent, celui-ci n'insistait plus, il ne pensait même plus, se contentait de contempler éperdument l'aimée, emplissant ses yeux de sa chère image.

Tous deux avaient repris leur siège et longuement un calme serein descendait sur eux.

De nouveau, Mme Antarci parlait de son départ, disant les démarches faites afin de réaliser sa fortune.

— La vente de mes bijoux qui a eu lieu la semaine dernière n'était que le dernier acte de la liquidation de ma situation à Naples. Toutes mes propriétés ont été réalisées sur mon ordre. Je dispose maintenant de toute ma fortune et dans trois jours je partirai pour la Suisse.

Ce disant, Elena ouvrit, à l'aide d'une jolie clef toute ciselée, un petit coffre-fort dissimulé dans l'angle du salon. La porte ouverte laissa voir des liasses et des liasses de billets de banque.

— Tout ce que je possède est là, dit tranquillement Mme Antarci, en refermant le meuble.

— Cela fait une jolie somme!

— Que non pas. Six millions de lires.

Le prince Vittorio ajouta distraitement :

— Ne craignez-vous pas les voleurs?

— Bah!

— Naples en est pleine.

— La Compagnie d' « Assurances de Toscane » vient d'assurer ma fortune contre tous les risques, y compris ceux de cambriolages.

— Sage précaution.

Les deux interlocuteurs se turent; que se seraient-ils dit à présent?

En eux, leur cœur ulcéré devait saigner et il semblait à Vittorio que les mots étaient impuissants à traduire ce qu'il ressentait. Et puis, à quoi bon entasser les phrases les unes au bout des autres; tout ce qu'il éprouvait, Elena le ressentait elle-même.

Un découragement infini pesait sur eux, et lentement, il se leva, prenant congé.

— Adieu, mon amie, adieu, murmura-t-il en s'inclinant très bas.

— Oui, adieu, répliqua-t-elle de même.

Et, très droite, son beau visage pâli, elle regarda Vittorio s'éloigner.

## CHAPITRE II

A peine le prince fut-il sorti qu'un singulier sourire glissa sur le visage d'Elena, à présent rassérénée; puis elle sonna. Humberto Garrone, le maître d'hôtel. parut.

— Anna, la femme de chambre, est allée faire la course dont je l'ai chargée?

— Oui, madame.

— La voiture est en bas?

— Oui, madame.

— Bien.

Après un instant, Mme Antarci reprit :

— Desservez le café.

Du doigt, elle montra une petite table encombrée de tasses.

Son sourire de tout à l'heure lui était revenu. D'un regard clair, elle divisageait Humberto Garrone.

C'était un gros gaillard, petits yeux, large face surmontant un cou de taureau et des épaules de portefaix.

— Humberto, reprit Elena, vous êtes un bon serviteur.

— Madame est trop bonne.

— Non, je suis juste. Vous buvez bien un peu mon vin?

— Oh! madame.

— Cela n'a pas d'importance, vous dis-je. Tenez, pour la peine, buvez donc ce verre de fine champagne; c'est moi qui vous l'offre.

De sa propre main, Elena versa l'alcol doré dans un verre de cristal, puis elle le tendit à Humberto.

— Buvez!

Le laquais obéit, et d'un trait, il avala le breuvage.

— Là, desservez maintenant... Un mot encore : je vais sortir; vous serez seul à la maison, donc n'ouvrez à personne.

Ces phrases arrivaient au maître d'hôtel de façon entrecoupée, par la porte communiquant avec la pièce voisine, où Elena Antarci venait de passer.

A présent, elle mettait son chapeau; puis, elle reparut, et tout en enfilant ses gants, renouvelait ses recommandations.

Enfin, elle sortit. Dès qu'il fut seul, Humberto empoignant le flacon de fine champagne, se versa coup sur coup, deux nouvelles rasades.

— Ah! bâilla-t-il, en s'étirant.

Sur le trottoir, en bas, Elena Antarci trouva son chauffeur, auquel elle remit une longue liste d'adresses : c'étaient des courses et visites qu'elle comptait faire dans son après-midi.

Puis, elle remonta en voiture et le coupé électrique partit.

Trois heures sonnaient; le temps était superbe, un soleil radieux inondait tout de la splendeur de sa lumière.

Elena Antarci fit deux ou trois visites chez des femmes appartenant au monde du haut commerce, puis, comme sa voiture passait devant un grand magasin de nouveautés « Aux Galeries Napolitaines », elle fit arrêter.

— Attendez-moi, je reviens.

Elle disparut dans la cohue des acheteuses. Vingt minutes plus tard, elle remontait en voiture.

A la main, elle portait un petit sac en cuir fauve tout neuf, sans doute un achat que la jeune femme venait d'effectuer.

— Chez Mme Linoli! dit-elle.

Vers cinq heures, accompagnée de Thérésa Linoli, sa meilleure amie, Elena Antarci rentra chez elle.

Comme les deux femmes pénétraient dans le petit salon, dont nous avons déjà parlé, et où avait eu lieu l'entrevue d'Elena Antarci et de Vittorio Mazzoni, Thérésa, qui marchait la première, s'arrêta en jetant un cri de terreur.

— Qu'y a-t-il, chérie? demanda Elena Antarci un peu pâle.

— Voyez!

Et, d'un geste épouvanté, Mme Linoli indiquait un corps gisant au milieu de la pièce. C'était celui d'Humberto Garrone.

A l'aide d'une cordelette de soie fine et résistante, on avait étranglé le malheureux Sicilien.

Etendu sur le dos, il montrait sa face bouffie de graisse, aux yeux désorbités.

Dans son coin, le coffre-fort était vide. Sa porte demeurée ouverte, laissant voir que les billets de banque avaient disparu.

A ce moment, Anna, la femme de chambre, arriva; elle était en course depuis midi.

Affolées par la vue du cadavre qui semblait les regarder, les trois femmes s'enfuirent.

.....

Le lendemain du jour où ces tragiques événements s'étaient déroulés, plusieurs personnages discutaient gravement dans le salon qui en avait été le théâtre.

C'était d'abord M. Guiseppe Ortala, directeur de la Compagnie d' « Assurances de Toscane ». Puis M. Vanino, juge d'instruction, et son greffier. Enfin, apputyé à la cheminée, Henrico Torelli, le premier détective de Naples.

Ce dernier était un homme de trente-quatre à trente-cinq ans, au front large, au masque expressif, qu'éclairaient deux yeux noirs singulièrement pénétrants.

Sous une apparence délicate, presque fluette, il cachait des muscles d'acier, une vigueur extraordinaire.

Son flair, son intelligence, sont proverbiaux en Italie, où nul ne peut lui être opposé; aussi l'agence de police privée qu'il a fondée à Naples, est-elle saisie de toutes les grandes affaires se produisant dans la péninsule. Avec cela, simple et affable, Torelli est devenu un personnage vraiment populaire.

Cependant, M. Ortala parlait, s'exprimant d'un ton emphatique :

— Voyons, monsieur le juge d'instruction, que pensez-vous de tout ceci?

M. Vanino hocha la tête.

— Rien de bon! fit-il.

Impatienté, Ortala s'emporta :

— Comment, en plein jour, dans une maison habitée, au centre de Naples, on étrangle un gaillard comme ce Humberto Garrone qui devait pourtant être solide et on vole six millions de lires sans que personne entende aucun bruit?

— Dame! dit l'autre.

— Et vous, monsieur le juge d'instruction, vous qui êtes chargé de faire la lumière, me déclarez, après vingt-quatre heures d'enquête, ne pas savoir qui a fait le coup? C'est insensé!

Et, furieux, Ortala arpentait le salon.

Piqué, M. Vanino se redressa et dit d'un ton sec :

— Modérez vos expressions, je vous prie, monsieur.

— Mais....

— Je suis un magistrat en fonctions.

Un peu calmé, M. Ortala reprit :

— Comprenez-moi bien, monsieur le juge, je n'ai nullement l'intention de vous offenser, mes paroles voulaient simplement traduire l'étonnement où je suis.

— Fort bien.

— D'autre part, reprit le financier, la Compagnie que je représente est intéressée à la découverte des cambrioleurs assassins.

— Je ne dis pas non.

— Si l'on ne parvient pas à arrêter ces malfaiteurs et à leur reprendre les millions qu'ils ont dérobés, la Compagnie d'assurances de Toscane est tenue par son contrat de rembourser les six millions de lires à Mme Elena Antarci. C'est très ennuyeux, conclut le directeur.

— Evidemment, mais ne désespérons pas, monsieur. Le nécessaire sera fait. Pour le moment, constatez avec moi que M. Henrico Torelli qui, au nom de votre Compagnie, mène une enquête parallèle à la mienne, n'est pas plus avancé. Et cependant, M. Henrico Torelli est passé maître en cette matière, acheva le juge, en adressant un gracieux sourire au grand policier.

Celui-ci salua.

— M. Vanino a raison! dit-il. Pas d'impatience.

Au fond, ce léger débat l'avait fort amusé. Encouragé, M. Vanino reprit :

— De la déposition du prince Vittorio Mazzoni, il ressort que les six millions de lires étaient bien ici à deux heures et demie... Il les a vus. Mme Antarci

est sortie à trois heures, son chauffeur et elle sont formels sur ce point. A son retour, à cinq heures, elle et Mme Linoli découvraient le cadavre.

« La femme de chambre confirma ces dires; elle rentrait également à cette heure, de courses ordonnées par sa maîtresse.

Aucune porte de l'appartement n'a été fracturée. D'autre part, les voleurs ont ouvert le coffre-fort sans le forcer. Nulle trace de lutte entre le maître d'hôtel assassiné et ses meurtriers.

De son côté, le concierge de l'immeuble n'a rien remarqué de suspect. Il est vrai de dire que la maison possède deux entrées. L'une, la principale, donnant sur cette avenue et où se trouve la loge, l'autre, sur une rue parallèle à l'avenue.

M. Vanino s'arrêta et d'un coup d'œil satisfait dévisagea les assistants. Il semblait s'admirer pour avoir clairement, en si peu de mots, exposé cette affaire.

— Voici, conclut-il, le résumé de mes constatations. Actuellement, le chef de la Sûreté et ses agents fouillent les milieux interlopes auxquels appartiennent certainement les bandits qui ont opéré ici. Attendons le résultat de leurs investigations.

Puis, se tournant vers Henrico Torelli, il ajouta souriant :

— N'est-ce pas votre avis, monsieur le détective?

— Parfaitement, dit celui-ci.

Depuis le début de l'entretien, Henrico Torelli semblait indifférent aux débats. A peine s'il répondait aux questions qu'on lui adressait. Il paraissait être ailleurs.

Cependant son regard clair, brillant de feu et d'intelligence, démentait cette attitude.

— Greffier, reprit M. Vanino, priez Mme Antarci de venir nous rejoindre.

— Bien, monsieur le juge.

Le greffier sortit et, quelques minutes plus tard, il réapparaissait, suivi de la belle Elena.

Celle-ci était encore très pâle; sans doute les émotions de la veille en étaient la cause.

D'un signe bref de la tête, elle salua ces messieurs, puis s'enquit :

— Vous m'avez fait appeler?

Galamment, le juge s'inclinait.

— Je désirais, madame, savoir si vous n'avez rien à ajouter à votre déposition de ce matin.

— Non, monsieur.

— Vous êtes toujours dans l'ignorance des gens qui auraient pu connaître l'importance des sommes que vous déteniez?

Mme Antarci répondit d'un ton quelque peu excédé :

— Je vous l'ai dit, monsieur le juge, bien des gens pouvaient en être informés. Les ventes successives de mes propriétés et de mes bijoux furent publiques; au reste, je ne me cachai pas non plus lorsque je conclus mon contrat d'assurance avec la Compagnie d' « Assurances de Toscane ».

« Je ne puis rien ajouter à mes précédentes déclarations.

Depuis que Mme Antarci était entrée, Henrico Torelli ne la quittait pas des yeux.

— Une jolie femme, vraiment! se disait-il, que cache-t-elle derrière un front si pur? Mystère!

Et il demeurait silencieux, en arrière des autres, comme peu soucieux d'attirer l'attention sur lui.

Cependant Elena Antarci s'étant retournée vers M. Ortala reprenait de sa voix musicale :

— Je suis vraiment très heureuse, monsieur le directeur, de vous rencontrer ici. Je comptais me rendre au siège de la Compagnie aujourd'hui même afin de savoir quand je pourrai toucher les six millions de lire que vous devez me rembourser, car je compte partir demain pour Genève et de là me diriger immédiatement vers la France.

— Nous sommes à vos ordres, madame, dit Ortala, en s'inclinant.

— M. Henrico Torelli, quel est votre avis? questionna-t-il, en se tournant vers le détective.

Elena toisa ce nouveau personnage qu'elle n'avait

pas remarqué tout d'abord et un frisson imperceptible rida sa peau délicate.

— Payez madame, dit simplement le détective.

Et il retomba dans son mutisme.

— Veuillez passer, madame, demain matin, après dix heures, à notre caisse et nous vous réglerons, soit par un chèque, soit en billets de banque, conclut M. Ortala.

Mais Elena répliqua vivement :

— En billets, monsieur le directeur, je préfère que ce soit en billets.

— Comme il vous plaira, madame.

Sur ces derniers mots, l'entretien se termina; M. Vanino, son greffier, M. Ortala et Henrico Torelli prirent congé.

— Que comptez-vous faire? interrogea Ortala lorsqu'il se retrouva seul dans son auto avec Henrico Torelli.

A ce moment un individu sautant sur le marchepied de la voiture en marche ouvrit la portière et s'installa sans façon sur la banquette.

— Que voulez-vous? s'écria le directeur des « Assurances de Toscane », stupéfait.

Très calme, Henrico Torelli présenta :

— Jenaro Bari, mon meilleur agent.

— Monsieur!

Cependant Henrico Torelli poursuivait :

— Eh bien! Jenaro, quoi de nouveau?

Bari eut un sourire.

— J'ai fait analyser les fioles de liqueur et d'alcool que vous avez saisies hier soir chez M^me^ Antarci.

M. Ortala sursauta :

— Tiens, je n'avais pas remarqué!...

Le grand policier haussa les épaules :

— En tout cas, n'en dites rien! ordonna-t-il.

— Que supposez-vous donc?

— Rien.

Et, se tournant vers Jenaro Bari, le détective continua :

— Eh bien?

— L'analyse n'a rien fait découvrir dans les flacons.

— Ah!

— Mais, au fond d'un des verres, le chimiste croit avoir trouvé des traces d'un narcotique subtil. Cependant, il n'ose rien affirmer.

— Diable!

Henrico Torelli réfléchit un instant.

— Tu vas aller, reprit-il, trouver le médecin légiste, chargé de l'autopsie du malheureux Humberto Garrone.

— Entendu.

— Dis-lui de faire tout de suite l'analyse minutieuse des viscères du mort. Qu'il ne perde pas de temps surtout.

— Soyez tranquille, patron! dit Bari.

M. Ortala comprenait de moins en moins.

— Que signifie tout cela? murmura-t-il.

— Ne vous inquiétez pas! riposta son compagnon avec un singulier sourire.

Déjà, sans faire arrêter la voiture, Jenaro Bari avait sauté sur la chaussée et disparaissait dans la foule.

M. Ortala reprit :

— Mais enfin, qui soupçonnez-vous?

— Personne.

— Mme Antarci?

— Que non pas.

— J'ai envie de retarder le paiement de son assurance...

Henrico Torelli eut une moue de dédain.

— Mais non, payez! dit-il, en haussant les épaules.

— C'est votre dernier mot?

— Oui.

Le lendemain soir, Mme Antarci, ayant réalisé ses six millions de lires, montait dans le rapide qui devait la conduire à Rome.

## CHAPITRE III

Les voyageurs étaient peu nombreux et Mme Antarci, qui s'était fait retenir à l'avance une place dans un compartiment de première classe, se trouva seule.

Un porteur avait entassé ses bagages à main dans le filet; la jeune femme était abondamment pourvue de journaux et de publications diverses; aussi, ne craignait-elle point de s'ennuyer.

S'étant commodément installée dans son coin, la jolie veuve atteignit son élégant nécessaire de voyage et, l'ayant ouvert, elle en sortit une glace à manche d'or délicatement ciselée.

Durant un instant, elle s'y contempla, examinant attentivement ses traits comme si elle eût redouté que les émotions subies par elle durant ces dernières vingt-quatre heures eussent altéré l'éclat de sa radieuse beauté, terni ses prunelles bleu sombre.

Fort heureusement il n'en était rien!

Si Mme Antarci était un peu plus pâle que de coutume et, après tout, la chose n'était pas certaine, cela lui allait fort bien, lui conférant un air intéressant des plus réussi.

Ses admirables yeux qu'un poète n'eût point manqué de comparer à des saphirs avaient toujours ces regards langoureux et enveloppants qui avaient le don de ravir, de troubler jusqu'au plus profond de lui-même le prince Vittorio Mazzoni.

Ce fut sans doute ce que se dit Mme Antarci, car elle se sourit complaisamment; après quoi, elle replaça le miroir où elle l'avait pris.

Son sac refermé, la voyageuse atteignit l'un des journaux jetés négligeamment sur la banquette auprès d'elle et le déplia, parcourant les titres des articles d'un regard rapide.

Comme bien l'on pense, les feuilles étaient remplies de détails concernant le sombre drame qui, la veille, avait coûté la vie au maître d'hôtel Humberto Garronne.

Bien que l'enquête ouverte par la police n'eût point fait un pas en avant sur le chemin de la vérité, les reporters ne se déclaraient point à cours de copie pour si peu.

Leur imagination suppléait au manque d'informations et ils se livraient sans vergogne au jeu des suppositions, des hypothèses.

Certains construisaient de véritables romans, dans lesquels Humberto Garronne était représenté comme le modèle des vieux domestiques qui, conformément à la tradition, sont prêts à se faire tuer pour défendre le bien de leur maître.

La photographie du défunt s'étalait en bonne place, en première page, et Elena qui, après ce premier journal, en avait ouvert un second puis un troisième, ne put réprimer une grimace de dépit.

C'est que, partout, dans les feuilles, son portrait s'étalait à côté de celui de son domestique et ce voisinage n'était pas fait pour lui plaire.

— Ma parole, ces gens sont fous, murmura-t-elle avec humeur, en froissant le papier d'un geste rageur, je me demande à quoi ils pensent!

D'autre part, la jolie veuve éprouvait une surprise désagréable car elle croyait bien ne point avoir été photographiée par les divers journalistes qui, au cours de la journée, l'avaient relancée et auxquels, systématiquement, elle avait refusé tout interview.

Décidément, il était grand temps qu'elle quittât Naples, où l'on menaçait de lui rendre la vie impossible.

Elle n'était nullement flattée de sentir l'attention générale concentrée sur elle, et de se trouver l'héroïne d'un scandale mondain.

Ce fut à ce moment que la jeune femme, levant machinalement les yeux, porta ses regards vers la gauche.

De ce côté, son wagon se trouvait à contre-voie et

la vaste gare, toute bruissante d'activité, se développait à l'infini, montrant son hall vitré, que la nuit qui tombait lentement commençait à noyer d'ombre.

Au loin, vers les fonds plus obscurs, des globes électriques s'allumaient; c'était cette heure indécise où il ne fait plus jour, mais où la nuit ne règne pas encore.

Soudain, Elena Antarci tressaillit, esquissant, bien malgré elle, un mouvement de recul.

C'est que, brusquement, de l'autre côté de la vitre, une physionomie venait de surgir, qui s'approchait du carreau si près que Mme Antarci aurait pu distinguer la couleur des prunelles de l'inconnu si toutefois elle avait songé à observer ce détail.

Profitant des allées et venues qui avaient lieu à droite sur le quai de départ, le singulier personnage avait traversé les voies, sans attirer l'attention des employés de service et, juché sur le marchepied du wagon, semblait examiner attentivement ce qui se passait à l'intérieur de la voiture.

Ce ne fut là qu'une vision fugitive.

A peine l'homme eût-il remarqué que la jolie voyageuse s'était aperçue de sa présence qu'il disparut, sautant lestement sur le ballast. Un instant, Elena demeura sans voix; de fines gouttelettes de sueur emperlaient ses tempes satinées et son beau visage était devenu livide.

C'est que l'apparition l'avait profondément troublée.

Fort heureusement, la Vénitienne était une femme de caractère et, faisant appel à toute sa volonté, elle tenta de réagir violemment, de réprimer le tremblement nerveux qui la secouait toute.

Elle y parvint non sans peine, et la minute suivante, se dressant comme mue par un ressort, elle abaissait l'une des glaces afin de jeter un coup d'œil au dehors.

Justement, une rangée de globes électriques s'allumait sur le quai d'en face, projetant à l'entour une clarté crue et brutale.

Mais ce fut inutilement que Mme Antarci fouilla d'un coup d'œil incisif les environs immédiats de l'express de Rome : elle ne revit point le personnage qui l'avait si fort alarmée.

En désespoir de cause, elle se laissa retomber sur sa banquette et là, les bras abandonnés le long du corps, la face durcie, le regard fixe, elle parut s'absorber en une profonde méditation.

Pour un peu, on eût juré qu'elle avait peur, que la solitude en laquelle elle se complaisait, l'instant d'auparavant lui était subitement devenue à charge.

Même, elle esquissa un mouvement, comme pour regagner le quai de départ et abandonner le wagon.

Renoncerait-elle à son voyage ou changerait-elle simplement de compartiment pour aller se réfugier dans un autre où, déjà, plusieurs voyageurs avaient pris place?

— Je suis folle! murmura-t-elle, enfin, en se secouant cependant que l'arc si net de ses sourcils se tendait sous l'effort de sa volonté impérieuse, vais-je donc à présent avoir des nerfs?... Ce serait bien la première fois que pareille chose m'arriverait. Tout cela parce qu'un portefaix, un pauvre diable quelconque, cédant à un mouvement de curiosité, a jeté un coup d'œil de mon côté!... Vraiment, je ne me reconnais plus!

En dépit de ces railleries qu'elle se prodiguait, Mme Antarci ne parvenait point à reconquérir son calme du début, sa sérénité d'antan. Un émoi intérieur continuait à l'agiter, la laissant toute vibrante, surexcitée.

En dépit de tous ses efforts, la physionomie inquiétante de l'homme entrevu tout à l'heure se représentait constamment devant elle; lorsqu'à la dérobée, elle jetait un coup d'œil furtif vers la vitre voisine, qui peu à peu s'embuait, elle croyait toujours entrevoir cette face longue, aux pommettes saillantes, au nez aigu comme le bec d'un oiseau de proie, ces prunelles sombres qui la fixaient sous l'avancée des arcades sourcillères, singulièrement proéminentes et charbonneuses.

— Heureusement qu'avant peu j'aurai quitté cette ville maudite, articula la jolie veuve.

Elle avait parlé à mi-voix, ainsi que le font les enfants effrayés qui tentent de se rassurer; presque aussitôt la voix d'un employé retentit au dehors, lançant un dernier appel aux voyageurs retardataires, la locomotive émit un long sifflement qui déchira l'espace, et lentement, sans secousse, l'express démarra, glissant doucement le long du quai.

Elena Antarci laissa échapper un soupir de soulagement!...

Enfin, le voyage était commencé! C'était comme un nouveau chapitre de son existence qui s'offrait à elle et cette simple pensée suffit pour achever de la réconforter.

Un instant encore, tandis que ses regards contemplaient les bâtiments de la gare, si laids, si tristes dans tous les pays et qui semblent avoir été construits selon un unique modèle, qui défilaient de chaque côté des portières, son esprit s'attarda encore sur cet incident, bien mince à la vérité.

Une idée qui lui vint à ce moment lui fit hocher la tête, cependant qu'un vague sourire s'ébauchait sur la pourpre de sa bouche.

L'homme en question n'était peut-être après tout qu'un inspecteur de police chargé de veiller à sa sécurité.

En effet, les autorités n'avaient point caché à Mme Antarci que son départ était regrettable à plusieurs points de vue.

D'abord, il se pouvait que le juge d'instruction chargé de l'enquête éprouvât le désir de l'entendre à nouveau, ce à quoi Elena avait rétorqué que, selon elle, la chose était peu probable puisqu'elle ne pourrait rien ajouter à sa première déposition.

Le chef de la Sûreté ne s'était pas tenu pour battu; il avait ajouté sur un ton mi-figue, mi-raisin :

— D'autre part, je vous signale, madame, qu'après tout le bruit fait autour de cette malheureuse affaire, nul n'ignore plus que, ce soir, vous emporterez dans vos bagages six millions de lire en billets de banque.

Or, c'est là un joli denier très capable de tenter l'un de ces voleurs internationaux comme il y en a tant dans les trains de luxe.

« A votre place, je retarderais mon départ de quelques jours, ou je me ferais escorter par quelques hommes sûrs.

Elena Antarci s'était contentée de hausser les épaules et de remercier le fonctionnaire pour cet avertissement.

Elle se croyait parfaitement en sécurité; les gens malintentionnés dont parlait le policier supposeraient volontiers qu'elle avait des gardes du corps et s'abstiendraient de s'occuper d'elle.

— C'est possible, mais non certain, avait murmuré le chef de la Sûreté; quoi qu'il en soit, madame, vous êtes parfaitement libre d'agir à votre guise.

Elena Antarci avait senti qu'il était quelque peu vexé; de là à conclure qu'il avait délégué un de ses inspecteurs pour surveiller le départ de la jolie voyageuse, il n'y avait qu'un pas et Elena l'eut vite franchi.

Oui, ce devait être cela, il ne pouvait s'agir d'autre chose!...

Et, tranquillisée, ayant recouvré son sourire, la jeune femme s'accota confortablement afin de poursuivre sa lecture un instant interrompue.

Elle avait dîné dans un restaurant avant de gagner la gare; elle se sentait bien, l'esprit libéré, le corps un peu las, mais d'une saine fatigue.

Mais il était dit que, ce soir-là, Mme Antarci ne jouirait point longtemps de sa solitude; le train roulait à peine depuis vingt minutes et la véritable campagne commençait seulement à remplacer les constructions faubouriennes qui font à toutes les grandes villes une ceinture verdoyante, que la porte à glissières, isolant le compartiment du couloir voisin, s'écarta en grinçant légèrement.

En dépit de tout son empire sur elle-même, Elena Antarci frissonna et, durant une seconde, elle demeura comme figée, n'osant point lever les yeux vers

l'homme qu'elle devinait debout à quelques pas d'elle. Elle était comme paralysée, fascinée, à la façon de ces oiseaux qui devinent la présence du serpent, leur ennemi, à l'entrée de leur nid, et qui sont incapables de risquer le moindre mouvement pour lui échapper.

Presque aussitôt, la Vénitienne eut honte de sa faiblesse; lentement, son journal, qui jusque-là s'était tendu ainsi qu'un écran entre elle et le survenant, s'abaissa et elle releva la tête.

Elle s'attendait à voir l'inquiétant inconnu de tout à l'heure, policier ou portefaix; il n'en fut rien.

Un élégant voyageur, qu'un coup d'œil lui suffit pour identifier, était là, s'inclinant respectueusement devant elle : c'était le prince Vittorio Mazzoni.

— Vous, très cher! s'exclama Elena Antarci avec surprise...

« Vraiment, j'étais loin de m'attendre!

Et son œil bleu enveloppait le jeune homme d'un regard aigu, perçant, comme si elle eût voulu lire, jusqu'au plus profond de sa pensée.

— Ma chère amie, je n'ai pas voulu vous laisser partir seule, surtout en un pareil moment, murmura Vittorio.

Et comme Elena esquissait une moue, semblant indiquer qu'elle trouvait cette crainte superflue, le prince ajouta :

— Ai-je eu tort? Si cela est, je suis prêt à me retirer.

Mme Antarci eut une imperceptible hésitation; bien qu'elle s'en défendît, la présence de Vittorio lui était des plus agréables, car elle mettait fin à l'espèce d'angoisse irraisonnée en laquelle l'avait plongée l'alerte de tout à l'heure.

Dans ces conditions, elle eût été mal venue de s'en plaindre; aussi, répliqua-t-elle avec un sourire qui enchanta Mazzoni.

— Non, demeurez, prince! L'imprudence est faite, il est trop tard pour revenir en arrière.

— L'imprudence! répéta-t-il, n'est-ce point vous

qui en avez commis une en partant seule comme vous l'avez fait?

— Non, je ne cours aucun danger, mais, si on s'apercevait que vous m'avez rejointe dans le train, je serais horriblement compromise.

— Oh!

— Mais certainement, et vous ne l'ignorez pas; les bonnes âmes auraient tôt fait de conclure que je me fais enlever par vous ou que je vous entraîne à ma suite, bref, que tout ceci était combiné d'avance!

Et comme Vittorio, reconnaissant le bien-fondé des propos de la jeune femme, montrait une physionomie consternée, le sourire de Mme Antarci s'accentua, devenant presque caressant.

— Allons, mon cher et tendre ami, ne prenez point cette mine affligée! Le mal est fait, il n'y a pas à y revenir! Je vous permets de vous asseoir près de moi, et de me raconter tout ce que vous croirez susceptible de me distraire! J'en ai grand besoin, je vous l'assure, car je m'ennuyais terriblement et la lecture de ces journaux n'était guère faite pour me réconforter.

— Ma chérie, vous êtes bien la plus charmante comme la meilleure! s'exclama Mazzoni, ravi, en se hâtant de profiter de la permission et d'emprisonner entre les siennes l'une des mains de la jeune femme qu'il porta respectueusement à ses lèvres.

— Oui, je vous accepte comme compagnon de route, tout au moins jusqu'à Rome! poursuivit Elena, mais à cela, cependant, je mets une condition.

— Elle est acceptée d'avance.

— C'est qu'en arrivant dans cette ville, vous vous esquiverez et ne chercherez point à me rejoindre. A Rome, j'ai de nombreuses relations et, pour rien au monde, je ne voudrais qu'on conçût le moindre soupçon concernant ma conduite! Est-ce dit?

Un instant, Vittorio Mazzoni demeura silencieux, enveloppant sa belle interlocutrice d'un regard brûlant qui révélait éloquemment toute l'intensité de sa passion; Elena souriait toujours, mais on devinait

facilement que sa décision était irrévocable; le prince ne s'y trompa point et, étouffant un soupir, il murmura :

— C'est promis, je ferai comme vous le désirez.

— Merci, je n'en attendais pas moins de vous.

Sur ce, la jeune femme, de ses doigts fuselés, caressa affectueusement la joue de son soupirant; à cette heure, elle était redevenue elle-même et ne redoutait plus rien.

Le voyage se poursuivit sans le moindre incident et, conformément à sa promesse, le prince s'éclipsa, regagnant son compartiment à l'autre extrémité du convoi, alors que celui-ci entrait en gare de Rome.

Elena et lui ne devaient pas se revoir de longtemps.

## CHAPITRE IV

Quinze jours plus tard, sur la terrasse du « Majestic », l'un des principaux palaces de Genève, une nombreuse assistance, composée d'éléments cosmopolites, se pressait, contemplant le merveilleux panorama du lac.

La soirée était superbe; aussi chacun respirait-il avec délices la brise embaumée, soufflant des jardins voisins.

Depuis plus d'une semaine, Elena Antarci habitait le palace où sa radieuse beauté avait charmé tout le monde.

Les hommes faisaient de grands frais pour lui plaire, mais elle passait indifférente à tous leurs hommages.

Nul ici ne connaissait la tragédie à laquelle son nom avait été mêlé.

Parmi ceux qui se montraient les plus assidus au-

près de la belle Vénitienne, deux personnages se faisaient particulièrement remarquer. L'un se nommait Luis Morena, Espagnol, propriétaire de mines en Catalogne.

C'était un beau garçon, d'une trentaine d'années, aux cheveux noirs, et au visage sympathique. Cependant, il était loin de réussir et de gagner les bonnes grâces d'Elena qui lui préférait ostensiblement la compagnie de son autre soupirant, vieillard encore vert malgré ses soixante-dix ans, que le personnel de l'hôtel appelait respectueusement Julius van Derbeck, car c'était, disait-on, un banquier hollandais extrêmement riche, qui voyageait pour son plaisir. Luis Morena enrageait visiblement de son désavantage.

Quant à van Derbeck, il faut avouer qu'il avait une singulière manière de faire sa cour à Mme Antarci.

Constamment, il lui parlait bourse et spéculations, lui indiquant les bons placements et les opérations fructueuses à réaliser.

Ce sujet de conversation était loin de déplaire, semblait-il, à la belle jeune femme et Julius van Derbeck fut bientôt son familier.

Peu à peu, le voile de mélancolie qui, lors de son arrivée, couvrait le visage de la jolie veuve, le rendant si intéressant, se dissipait, et maintenant, elle souriait volontiers, cela surtout lorsque le vieil Hollandais, en son langage émaillé de barbarisme, mais plein de désinvolture, jonglait avec les millions.

Pauvre prince Vittorio!... Etait-il donc déjà oublié, et son image, que la belle Mme Antarci prétendait avoir à jamais gravée dans son cœur, était-elle effacée devant l'influence diabolique de l'or manié par le vieillard?...

On eût pu le croire, en vérité.

Or, ce soir-là, Luis Morena arpentait la terrasse de l'hôtel, en compagnie du commandant John Bransby, de l'armée anglaise.

Ce dernier s'était récemment installé au « Majestic ».

Grand buveur, grand chasseur, l'honorable John Bransby ne semblait guère sensible au charme de Mme Antarci et s'il s'en occupait, c'était pour suivre, avec une curiosité amusée, les péripéties de la « Course au Bonheur », l'expression était de lui, engagée entre ses divers soupirants.

Ces messieurs causaient et fumaient tranquillement.

Soudain, l'Espagnol s'arrêta brusquement :

— Tenez, dit-il, les voyez-vous encore?

Et sa main tenue montrait deux personnes, assises non loin de là. C'étaient Elena Antarci et Julius van Derbeck.

L'officier anglais eut un haussement d'épaules.

— Que voulez-vous, señor, les femmes sont incompréhensibles!

L'Espagnol grondait de colère.

— Cela finira mal, maugréa-t-il.

— Bah! calmez-vous.

— Que disent-ils?... Je donnerais dix mille pesetas pour le savoir.

— Ma foi, cher monsieur, sourit l'Anglais, on ne peut nier que vous ne soyez curieux.

Cependant, Luis Morena semblait fort agité et promenait autour de lui un regard investigateur, afin de s'assurer que nul ne les observait.

Peu à peu, la soirée s'avançant, la terrasse s'était dégarnie, et, à présent, les groupes qui restaient se concentraient surtout du côté donnant sur le lac.

— Ma foi, je n'y tiens plus, il faut que je sache, murmura l'Espagnol avec un geste significatif.

Et, se tournant vers son compagnon, il ajouta :

— Venez-vous?

— Diable, le procédé n'est guère correct, il me semble, objecta l'officier qui avait parfaitement compris l'intention de son interlocuteur, et vous êtes vraiment indiscret.

Puis, voyant que Luis Morena s'éloignait de quelques pas, il se décida brusquement :

— Eh bien! soit, mais, tout de même, vous pourrez vous vanter de nous en faire faire de belles!...

— Oh! avec une coquette comme Mme Antarci, et un vieux coquin comme ce Julius van Derbeck, on aurait bien tort de se gêner, grogna l'Espagnol avec un haussement d'épaules.

Et, étouffant le bruit de leurs pas, les deux hommes se rapprochèrent.

L'instant d'après, ils faisaient halte derrière un massif d'orangers, auquel étaient adossés les fauteuils des causeurs.

De là, ils ne perdaient pas un mot de la conversation engagée, tout en restant parfaitement invisibles.

Julius van Derbeck parlait, d'une voix lente et nasillarde.

— Je vous assure, chère madame, c'est en Hollande qu'il faut venir.

— Croyez-vous?

— J'en suis sûr. Là, seulement, vous trouverez l'utilisation de vos facultés.

— Cher monsieur...

— Eh! oui, belle madame. Vous avez un merveilleux sens des affaires.

— Vous exagérez!

— Que non pas. Je vous tiens pour une femme remarquablement douée sur ce sujet.

Ce compliment arracha à Elena un joli sourire. Elle paraissait flattée extrêmement.

Luis Morena grinçait des dents.

— Silence, murmura le commandant anglais, en lui serrant le bras avec force.

Cependant van Derbeck reprenait :

— Ecoutez, j'ai une bonne affaire à laquelle je vais vous faire participer. Je sais de source sûre que le gouvernement veut acheter dans la banlieue de Rotterdam d'énormes terrains pour y faire creuser de nouveaux bassins.

« Mon intention est de le devancer et lorsque les ingénieurs de l'Etat se présenteront, moyennant un joli pot-de-vin, ils quadrupleront facilement mon prix d'achat.

Dans l'ombre, les yeux de Mme Antarci brillaient de convoitise.

— En êtes-vous sûr? questionna-t-elle.

— Absolument, riposta le banquier.

Pourtant, elle hésitait encore.

— C'est que je ne suis pas très riche! dit-elle.

— Justement.

— A votre avis, combien faudrait-il mettre dans cette opération?

— Je ne sais... trois ou quatre cent mille lire.

Elena frissonna : un violent combat intérieur semblait se livrer en elle.

Enfin, elle se décida.

— Je n'ai pas cette somme, prononça-t-elle avec un soupir.

— Bah! dit Julius, bonhomme, ne mettez alors que cent mille lire, et dans un an au plus vous revendrez votre part des terrains pour cinq ou six cent mille... C'est coquet, n'est-ce pas?

— Certes.

— Quel dommage que vous ne puissiez pas disposer de plus!

— Impossible.

— En tout cas, vous y gagnerez une jolie somme... Etes-vous contente de moi?

— Vous êtes un homme charmant.

Et le bruit d'un baiser déposé par le banquier sur les doigts fuselés de la jolie femme parvint jusqu'aux écouteurs.

Luis Morena avait failli s'élancer.

— Quelle brute! murmurait-il en serrant les poings.

Mais, de nouveau, le commandant Bransby le retint.

— Laissez donc, mon cher, et venez boire un cocktail.

Sur ce, glissant son bras sous celui de l'Espagnol, il l'entraîna vers l'intérieur de l'hôtel.

Cependant Julius van Derbeck et la jolie Vénitienne étaient de plus en plus amis; à présent, ils ne se quittaient guère, fournissant ample matière à cla-

bauder aux mauvaises langues de l'entourage.

En effet, bon nombre de personnes n'hésitaient point à faire mille conjectures plus ou moins fâcheuses pour la bonne réputation de Mme Antarci, dont la conduite, d'une façon générale, était jugée fort sévèrement.

Mais Elena ne semblait point se rendre compte de tout cela et elle continuait d'aller et venir, ayant toujours son même sourire calme et charmeur.

A quelques jours de là, Luis Morena et son ami, le commandant Bransby, se promenaient paisiblement, après dîner, aux environs de leur logis, lorsque tout à coup ils aperçurent le banquier hollandais, qui, la canne sous le bras, une main dans la poche de son gilet, s'avançait de leur côté, de son pas menu et sautillant.

Par extraordinaire, il était seul; Mme Antarci s'étant déclarée légèrement souffrante, ne l'accompagnait point.

Luis Morena eut un haut-le-corps.

— Ah! je ne suis pas fâché de rencontrer ce monsieur, seul à seul, fit-il les dents serrées, la voix mauvaise. Je vais pouvoir enfin lui dire ce que je pense.

— Vraiment, vous n'y pensez pas, mon cher, un scandale serait absurde, sinon déplorable, intervint vivement Bransby, s'efforçant de retenir son bouillant compagnon.

Mais celui-ci ne l'écoutait plus; il venait de s'élancer sur les traces de Julius van Derbeck, lequel, changeant brusquement de direction, s'était engagé dans une rue voisine.

Le commandant Bransby haussa les épaules avec impatience.

— Que le diable les emporte, eux et cette péronnelle! Ma parole, c'est à croire qu'elle a fait perdre l'esprit à ce pauvre Morena. Ah! les femmes!...

Et, sur cette dernière exclamation, l'officier anglais, renonçant à rejoindre son compagnon, pivota sur ses talons, puis pénétra chez un glacier, dont l'établissement s'ouvrait non loin de là.

Cependant Julius van Derbeck avait gagné un

vaste jardin public peu éloigné, et désert, à cette heure.

En quelques minutes, son rival l'eut rejoint. Mais le major Bransby eût été bien étonné en constatant que la fureur qui animait l'Espagnol, l'instant d'auparavant, était subitement tombée.

D'un coup d'œil circulaire, les deux hommes s'assurèrent que nul ne pouvait les entendre.

— Eh bien! patron, quoi de nouveau? demanda Morena, d'un ton familièrement respectueux.

— Tout d'abord, je tiens à te complimenter, mon cher Bari, tu joues ton rôle de jaloux à la perfection, et il y a des moments où je m'y laisserais prendre, ainsi que le fait Mme Antarci, riposta le pseudo-Hollandais.

L'agent se redressa avec satisfaction.

— Bah! patron, j'ai été à une bonne école, à la vôtre!... Mais, parlons de notre affaire, voulez-vous?...

— Volontiers. J'ai reçu plusieurs dépêches intéressantes, répondit Henrico Torelli, car c'était lui qui se cachait sous la perruque du vieil Hollandais, ainsi que Luis Morena, masquait Jenaro Bari. Le médecin chargé de l'autopsie d'Humberto Garrone, croit avoir découvert, dans les viscères, ce narcotique retrouvé au fond d'un verre. D'autre part, Rigori, que nous avons laissé à Naples, m'envoie les numéros de cent bank-notes de mille lire payées le mois dernier par la Banque Nationale à Mme Antarci, à la suite de la vente d'une de ses propriétés. Ces billets devaient se trouver dans le coffre-fort du petit salon qui fut dévalisé par les meurtriers de Garrone. Au cas où nous les retrouverions dans les bagages de la belle Elena, ils constitueraient contre elle une lourde charge.

— En effet, dit l'autre.

— En outre, Rigori a contrôlé qu'ainsi que l'avait déclaré Mme Antarci, elle a quitté sa voiture pendant vingt minutes, une heure avant le crime, à la porte du grand magasin « Aux Galeries Napolitaines ».

— Mme Antarci dit avoir employé ce temps à l'achat d'un sac de cuir, fit observer Bari.

— Le commis qui fit la vente, interrogé par Rigori, déclare que cette opération ne demanda pas plus de trois minutes.

— Mme Antarci a passé le reste du temps à flâner dans le magasin.

— Mensonge!

— Bah!

— Rigori a découvert un conducteur de taxi qui a chargé à la porte de derrière du magasin une femme portant un sac de cuir et répondant au signalement de Mme Antarci.

Cette femme se fit conduire à cinquante mètres de la maison du crime. Le trajet, très court, ne dura que deux minutes et demie, environ.

— Mais alors? fit Bari.

— Voici comment les choses ont dû se passer, reprit Henrico Torelli, toujours paisible :

« Mme Antarci resta quatre minutes dans le magasin; quatre minutes pour se rendre chez elle et autant pour regagner sa voiture. Cela fait douze minutes.

— Il n'en reste que huit, c'est peu.

— C'est suffisant. Entrée chez elle par la porte de service, elle a trouvé Humberto Garrone endormi. L'opération n'a pas traîné.

— Comment, vous croyez que c'est elle qui a étranglé le Sicilien? sursauta Jenaro.

— Cela, je n'ose l'affirmer. Peut-être avait-elle un complice, un amant ou quelque malfaiteur de bas étage, recruté pour la circonstance.

— C'est possible.

— Pourtant, je ne le crois pas. Rigori n'a rien découvert de ce côté. Ensuite, et ceci est plus grave, l'examen attentif que j'ai fait des serrures de l'appartement et du coffre-fort, ainsi que de la cordelette qui servit à perpétrer le crime, des tapis du salon et de l'antichambre, ne m'a révélé que des empreintes de mains et de pieds que j'ai pu parfaitement identifier car elles appartiennent toutes à des personnes de la maison.

— Comment expliquez-vous l'achat de ce sac de cuir? questionna Jenaro.

— Mme Antarci s'en est munie, afin d'y enfermer les liasses de billets de banque. Sois bien convaincu qu'il figure encore dans ses bagages.

Cependant Jenaro Bari hésitait; une question semblait lui brûler les lèvres.

Henrico Torelli remarqua son air embarrassé et se mit à rire.

— Voyons, mon bon Jenaro, dis-moi donc ce qui te chiffonne encore?

Se voyant deviné, l'autre se décida :

— Eh bien! patron, je me demande pourquoi, ayant de si fortes présomptions contre cette femme, vous ne l'avez pas arrêtée avant le départ.

Le détective eut un haussement d'épaules méprisant.

— Des présomptions ne sont pas des preuves et il m'en fallait d'éclatantes, pour mettre la main au collet de Mme Antarci. Si je l'avais accusée de ce crime sans cela, nul n'aurait voulu me croire.

— C'est vrai.

— Je ne pouvais faire autrement que de la laisser partir et de la suivre.

— Maintenant, vous allez l'arrêter?

— Oublies-tu que nous sommes en territoire étranger?

— Diable!

— Je n'ai même pas de mandat d'arrêt.

— Vous allez en demander un télégraphiquement?

— Pas encore. Il me faut une preuve tangible de la culpabilité de Mme Antarci. Donc, voici mes ordres.

« Cette femme est d'autant plus dangereuse, que sa beauté est réelle. Elle n'a que deux passions au monde : une cupidité effrénée et une soif de l'or susceptible de lui faire commettre bien des crimes.

— Oh! fit Jenaro.

— Ne proteste pas; j'ai étudié Mme Antarci avec attention et je crois bien la connaître. Ce malheureux Antarci, en faisant de la mendiante qu'elle était une femme riche, lui a montré que sa beauté était

un puissant moyen de parvenir à ses fins, et je ne serais pas surpris que l'armateur ait payé de sa vie le bonheur d'avoir été l'époux d'une aussi jolie femme.

— Mais c'est donc un monstre que cette créature? murmura Jenaro.

— Si tu veux, car, pour moi, je ne trouve pas l'expression trop forte.

« Plus tard, la belle Elena résolut de s'élever encore. Le prince Mazzoni la courtisait, son amour semblait profond, sincère et ce ne fut qu'un jeu pour cette femme d'achever de lui tourner la tête. Fort heureusement, sa famille veillait. Elle avait recueilli sur le passé de notre héroïne certains renseignements vraiment peu favorables. Le père du prince Mazzoni supplia le roi d'intervenir et le jeune homme fut averti que, s'il persistait à vouloir Elena il serait exilé dans ses terres de Sicile et qu'on lui couperait les vivres.

— Diable!...

— Mme Antarci comprit le danger; l'intervention royale lui prouvait que la famille de son fiancé avait le bras long et elle redoutait de voir exhumer au grand jour quelques-unes des fâcheuses aventures de sa jeunesse. De plus, le prince Vittorio exilé et pauvre n'était plus un parti bien tentant pour une femme qui rêvait de briller à la cour. Elena éloigna donc le prince non sans lui avoir joué probablement la comédie du grand amour méconnu, car c'est une comédienne remarquable.

— Je le crois volontiers, approuva Jenaro, quelque peu abasourdi par tout ce qu'il apprenait.

— C'est alors qu'Elena décida de changer ses batteries. Les six millions de lire du pauvre Antarci étaient une bien faible obole pour une femme douée de pareils appétits. Elle résolut de les doubler par un coup audacieux. De là, la vente de ses biens, le contrat d'assurance passé contre le vol et enfin l'assassinat d'Humberto.

— Bien imaginé.

— Aujourd'hui, grâce à ce tour de passe-passe,

notre veuve possède douze millions de lire et elle s'en serait peut-être contentée, pour le moment du moins, si le hasard n'avait mis sur son chemin certain banquier hollandais, de notre connaissance. Je crois avoir réussi à capter sa confiance en faisant miroiter à ses yeux des bénéfices énormes.

Jenaro Bari se mit à rire :

— Parbleu!...

— Mais, reprit Henrico Torelli, la mâtine est très forte. Il faut agir avec prudence. Nous devons partir ensemble sous peu pour la Hollande.

— Elle va donc nous faire faire le tour du monde? murmura Bari. Prenez garde, patron, l'exemple du pauvre Antarci...

— Oh! avec moi, pas de danger, sourit Torelli, je ne suis pas de ceux qui s'enflamment facilement... Rentre à l'hôtel, et annonce ostensiblement le départ de cet excellent Morena dont le rôle est terminé. Ensuite, tu reviendras au « Majestic », feignant d'arriver par le train de dix heures. Déguise-toi en financier anglais. Tu es Jack Bentry, un de mes amis. Viens me rejoindre tout de suite. Cette nuit, à l'aide de trous percés par moi dans la cloison qui sépare ma chambre à coucher de celle de Mme Antarci, nous endormirons cette dernière avec du chloroforme. Ensuite, nous pénétrerons chez elle, et procéderons à une perquisition afin de découvrir le fameux sac de cuir.

Ainsi, nous connaîtrons son contenu et saurons si, parmi les billets de banque que je présume y être enfermés, se trouvent ceux dont je possède les numéros.

Dès que j'aurai acquis cette certitude, je pourrai demander à Naples le mandat d'arrêt dont j'ai besoin.

— Parfait.

Au bout d'un instant de réflexion, Henrico Torelli reprit :

— Maintenant séparons-nous. Je t'attends dans une demi-heure chez moi, appartement n° 29.

Trente minutes ne s'étaient pas écoulées que Je-

naro Bari rejoignait son chef dans son « home » du palace.

La toison brune de l'Espagnol et son teint olivâtre avaient disparu pour faire place à une broussaille de cheveux durs et roux, surmontant une face rubiconde toute couperosée par l'abus de l'alcool.

Ainsi Jenaro Bari était méconnaissable.

## CHAPITRE V

Il était onze heures du soir. Henrico Torelli avait envoyé un garçon chez Mme Antarci pour demander à être reçu, mais celui-ci n'obtint pas de réponse.

— Sans doute, elle est couchée! conclut le détective en congédiant le domestique.

« Maintenant, à la besogne.

Dans un trou percé dans la cloison qui le séparait de la chambre de Mme Antarci, il introduisit la tubulure d'un vaporisateur empli de chloroforme. Puis il le fit fonctionner. Jenaro, l'oreille à un autre trou, faisait le guet. L'électricité était éteinte.

Lorsque Henrico Torelli jugea que la quantité de chloroforme ainsi vaporisé était suffisante, il ralluma les lampes électriques.

Alors, se dépouillant rapidement de leurs vêtements, les deux policiers endossèrent des maillots de soie noire et couvrirent leur visage d'un masque.

Ainsi vêtus en rats d'hôtel, ils devaient se confondre avec la nuit et devenir invisibles dans la pénombre de la chambre endormie.

Après s'être assurés que le couloir était désert, ils s'y risquèrent.

Bientôt, ils atteignirent la porte du 27. Une fausse clef l'eut vite ouverte.

L'ayant refermée, ils se trouvèrent dans une antichambre. Henrico Torelli fit jouer sa lampe électrique.

— Bien, dit-il en reconnaissant la porte de la chambre à coucher.

De nouveau l'obscurité se fit.

Les deux hommes ouvrirent la porte sans bruit. Une fois dans la chambre, Henrico Torelli se dirigea vers le lit afin de s'assurer du parfait sommeil de Mme Antarci.

Sa main frôla les couvertures, mais presque aussitôt un juron lui échappa :

— Vide! s'exclama-t-il.

Ayant allumé sa lampe, il put constater que le lit n'était même pas défait.

Mme Antarci ne s'était même pas couchée.

En vain, les deux policiers bouleversèrent-ils l'appartement. La jeune femme avait disparu, emportant avec elle le fameux sac de cuir.

— Nous sommes joués! rugit Henrico Torelli.

Cette fuite le surprenait.

— Elle m'a certainement deviné, mais comment?

Ceci demeurait pour lui un mystère. Mais bientôt il en eut la clef.

Ayant en compagnie de Jenaro regagné son appartement, il inspecta minutieusement ses bagages.

Comme il ouvrait une petite valise contenant des perruques et divers ingrédients de maquillage, ainsi que quelques milliers de lire qu'il gardait en réserve, il demeura stupéfait.

Une exclamation sourde jaillit de ses lèvres.

— Ah! bien, elle est forte!

— Quoi donc? interrogea Jenaro.

Henrico Torelli, furieux, lui répondit :

— Pendant mon absence, la belle Elena s'est introduite sans doute ici dans l'intention de m'entôler. Ayant ouvert cette valise et y voyant ces perruques et ces déguisements, elle a compris tout de suite qui j'étais.

« Aussi a-t-elle filé immédiatement.

— Diable! fit Jenaro ahuri.

— Heureusement que j'avais mon portefeuille sur moi! reprit le détective. Sans cela nous resterions pauvres comme Job, car qui sait si la belle Elena

n'en eût pas emporté le contenu à titre de compensation.

Cette idée fit rire Jenaro Bari; Henrico Torelli l'imita.

— N'est-ce pas qu'elle est raide, garçon? s'écria-t-il.

— Pour sûr.

— Maintenant, assez ri. Il nous faut rattraper cette coquine.

Tous deux descendirent rapidement.

Vainement ils interrogèrent le personnel de l'hôtel. Nul n'avait vu partir Mme Antarci.

Enfin, une groom se souvint qu'une dame, dont le signalement répondait à celui d'Elena, s'était fait indiquer par lui un garage d'automobiles. Dix minutes plus tard, Henrico Torelli apprenait du gérant du garage qu'une de ses voitures était partie vers neuf heures, avec une voyageuse.

— Pour quel endroit?

— Pour Aix-les-Bains, je crois.

— Il m'en faut une autre.

— A vos ordres.

— Garçon, dit le détective au chauffeur qui devait le conduire, cinq cents francs pour toi si tu rattrapes la voiture qui nous précède.

— Parbleu! gronda l'homme, on fera son possible pour vous satisfaire.

Déjà il était au volant; la machine partit en quatrième vitesse.

Mais bientôt Henrico Torelli s'inquiéta. Il craignait qu'au milieu de la nuit il ne perde la trace de l'auto fugitive.

Son chauffeur le rassura :

— C'est mon copain Eugène qui mène cette voiture. Je la connais bien, elle porte aux pneus d'arrière une pièce coupée en losange. Tant que nous verrons sur la route cette piste facile à suivre...

— Tu es un garçon intelligent, interrompit le détective.

— Voici vingt francs pour toi et arrête.

L'auto stoppa.

Le détective mit pied à terre. Il désirait s'assurer par lui-même du détail important que venait de lui communiquer son conducteur.

Grâce aux phares puissants de la voiture, un coup d'œil lui suffit pour en vérifier l'exactitude.

Dans la couche de poussière qui recouvrait la route, le pneumatique marqué de la pièce en losange avait laissé une empreinte parfaitement visible.

— En avant, dit Henrico Torelli satisfait, en remontant en voiture.

Et l'on repartit de plus belle.

Cependant les kilomètres succédaient aux kilomètres. Aucune auto n'apparaissait à l'horizon.

Henrico Torelli bouillait d'impatience. Sans cesse, il excitait son chauffeur qui poussait sa machine à fond.

Le moteur ronflait avec un bruit de tonnerre. On approchait d'Aix-les-Bains. Aux abords de la ville, Henrico Torelli remarqua une auberge d'aspect suspect située en bordure de la route.

Il faisait petit jour. Aussi l'hôtelier ouvrait-il sa maison.

— Halte! commanda le policier.

Moyennant une bank-note il apprit du commerçant qu'une heure plus tôt une automobile contenant une dame était passée. Même on lui avait demandé le chemin de la gare.

— Merci, dit Henrico Torelli en ordonnant du geste à son chauffeur de repartir.

Bientôt on roula dans les rues encore endormies d'Aix-les-Bains.

En arrivant à la gare, Henrico Torelli sauta en bas de la voiture avant qu'elle fût arrêtée. Sur le quai il venait d'apercevoir, montant en wagon dans le train à destination de Marseille, l'insaisissable Elena Antarci.

Mais un coup de sifflet retentit.

Le train s'ébranlait.

Des employés empoignèrent Henrico Torelli qui s'élançait vers le fourgon d'arrière.

— Vous êtes fou!

— Il va se faire écraser!

Déjà le convoi s'éloignait.

D'une secousse brusque le détective se dégagea. Le train manqué il lui restait son auto.

— A Marseille! cria-t-il.

Le chauffeur qui commençait à aimer ce client payant sans compter lança sa machine... Et la poursuite infernale recommença.

.....

Lorsque Mme Antarci arriva à Marseille, elle ne remarqua pas deux hommes qui, dissimulés derrière l'angle d'une maison, l'épiaient curieusement.

C'étaient Henrico Torelli et Jenaro Bari arrivés avec un quart d'heure d'avance grâce à leur automobile et à de généreux pourboires donnés adroitement au chauffeur.

— Nous la tenons, cette fois! grommela Bari.

— Parbleu! répondit son chef.

Le soir même, Elena Antarci s'embarquait pour Palerme.

Sur le paquebot qui l'emportait, deux individus vêtus en terrassiers avaient pris place parmi les passagers parqués sur le pont. C'étaient nos policiers.

Perdus dans la foule des miséreux, ils ne pouvaient attirer l'attention de la riche Vénitienne.

— Cette femme est folle! disait Jenaro Bari à son chef, quand le paquebot fut en mer. Elle va se mettre dans la gueule du loup, elle est sûre d'être pincée.

— D'abord, elle ne nous a pas reconnus.

— Certes.

— Elle nous croit toujours occupés à la chercher à Genève; aussi se dit-elle qu'elle pourra mieux se cacher loin de nous, en ce pays de Sicile où les communications sont peu faciles et les étrangers assez rares.

— C'est vrai, vous avez toujours raison, patron!

— Sur ce, allons dormir.

Et les policiers allèrent s'installer de leur mieux pour passer la nuit à la belle étoile sur le pont. Pour-

tant un point demeurait obscur dans l'esprit d'Henrico Torelli.

Qui avait enroulé au cou d'Humberto la cordelette de soie noire et en avait fait un instrument de mort? Qui?

Elena Antarci? Le détective ne pouvait le croire. Il la savait bien voleuse, mais de là à la croire meurtrière...

— Non, se disait-il à ces minutes de doute, je ne puis croire que cette jolie femme, aux habitudes élégantes et aux mains fines faites pour froisser la soie et le velours, ait froidement étranglé ce pauvre diable. Quelle âme a-t-elle donc?

Elle aurait de longue date prémédité son forfait, combiné toute cette machination diabolique? Quelle vraisemblance! Et pourtant!

Arrivé à ce point de ses déductions, le détective était toujours obligé de conclure à la culpabilité d'Elena.

Cela expliquait tout.

De là toute absence d'empreintes étrangères dans l'appartement sanglant. Alors Elena Antarci lui apparaissait comme un de ces monstres hors nature, vomis des entrailles de l'enfer.

## CHAPITRE VI

Elena Antarci était convaincue que ses poursuivants avaient perdu sa trace. Aussi se rassurait-elle peu à peu.

Cependant une inquiétude lui demeurait. Toute crainte s'effaça de son esprit lorsqu'elle put fouler librement le sol de Sicile.

— J'ai semé ces imbéciles, se dit-elle. Donc je n'ai qu'à vivre cachée pendant quelque temps afin que l'on m'oublie et je serai tranquille pour l'avenir.

En conséquence de ce sage raisonnement, le soir même de son arrivée à Palerme elle prenait le train pour Messine. Elle avait choisi cette ville de préférence, car personne ne l'y connaissait.

Evitant les hôtels et leur foule cosmopolite, elle loua dans un quartier retiré une maison toute meublée entre cour et jardin. Une seule servante fut engagée par elle.

Mais, au bout d'un jour ou deux de cette vie retirée, la solitude pesa à la belle jeune femme.

Sa nature ardente s'accommodait mal d'une telle inactivité, d'un aussi complet isolement.

A Elena Antarci, il fallait le bruit du monde et, surtout, une cour d'adorateurs uniquement occupés à célébrer son charme, sa beauté.

Dans ces conditions, le plan si sage qu'elle s'était tracé devenait difficile à suivre; pourtant, la Vénitienne s'y serait peut-être tenue quelque temps encore, obéissant à cet instinct de conservation si puissant chez tous les êtres.

Un incident, qu'elle n'avait point prévu, vint à ce moment déranger tous ces savants calculs, l'incitant à sortir de sa retraite.

Comme cet après-midi-là, alors qu'étendue sur une chaise-longue, sous la véranda précédant la villa et d'où l'on dominait le jardin, enclos assez vaste, où les orangers et les citronniers, les eucalyptus, poussant pêle-mêle, constituaient une forêt tropicale en miniature, et que son regard désabusé errait sur le journal du jour, *l'Echo de Palerme,* que sa domestique venait lui apporter sur sa demande, Elena Antarci eut un léger sursaut.

C'est qu'elle avait déchiffré les lignes suivantes s'étalant à la rubrique « Carnet Mondain »:

« Le prince Vittorio Mazzoni est arrivé hier soir dans notre ville par le paquebot *Garibaldi.* Le prince est descendu à l'hôtel des Iles Lipari, où il a l'habitude de séjourner.

« Le bruit court que le prince Mazzoni serait parmi nous pour plusieurs semaines; sa présence rehaussera l'éclat de la saison mondaine qui s'annonçait comme devant être particulièrement brillante cette année. »

— Vittorio!

Certes, depuis qu'elle avait quitté Naples, Elena Antarci n'avait guère songé au prince Mazzoni, bien d'autres préoccupations l'assaillant alors.

Mais son nom surgissant brusquement devant elle, en cette heure d'ennui, de désœuvrement, la frappa tout particulièrement et, du coup, au fond de sa mémoire, toute la période de sa vie à laquelle Mazzoni avait été mêlé, s'évoqua. En ce temps-là, elle jouissait d'une tranquillité parfaite, n'ayant d'autre souci que de plaire, que de charmer; présentement, il en allait bien différemment et Elena Antarci eut presque du regret en songeant au passé.

Cette défaillance fut de courte durée, la jeune femme n'étant point de celles qui s'attardent en de stériles récriminations et elle haussa les épaules en murmurant :

— Bah! l'avenir me reste!...

Néanmoins, elle était troublée, mal à l'aise et, du coup, son ennui s'en trouva décuplé.

D'un geste rageur, elle rejeta de côté le malencontreux journal et, se redressant à demi sur ses coussins, promena à l'entour un regard désenchanté, presque hostile.

Le spectacle qui s'offrit à ses yeux lui fit faire une grimace de dégoût.

Le jardin à demi sauvage, vrai nid de verdure, où des amoureux se fussent complu, lui parut laid, sale, comparable à une brousse inculte. La villa, avec ses murs de crépit rose, fut jugée du plus mauvais goût, et le soleil lui-même qui étincelait dans un ciel radieusement bleu, déclaré absurde, par cet esprit prévenu et chagrin.

Peu à peu, sans qu'Elena y prît garde, une idée d'abord informulée se précisait dans son cerveau.

Vittorio Mazzoni l'aimait, la chose n'était pas dis-

cutable et elle croyait pouvoir répondre de sa discrétion.

Au reste, il était intéressé à l'observer, car, enfin, sa famille apprenait qu'il revoyait la belle Vénitienne, qui sait si elle ne lui créerait point des difficultés?

Pour toutes ces raisons, il était évident que le prince Vittorio ne divulguerait à personne la présence de sa belle amie sur la terre sicilienne si celle-ci le priait de n'en rien faire.

Elena Antarci se répétait ces choses; néanmoins, elle ne se décidait point à agir, retenue par un suprême sentiment de prudence.

Elle s'était mise debout et, incapable de demeurer en place, arpentait nerveusement la véranda dont les dalles de marbre sonnaient sous ses hauts talons.

Enfin, la tentation fut la plus forte et, balayant ses dernières hésitations d'un geste bref, la jeune femmes s'élança vers une petite pièce meublée en bureau, voisinant avec son boudoir.

L'instant d'après, elle décrochait le récepteur du téléphone et se faisait mettre en communication avec le bureau de l'hôtel des Iles Lipari, à Palerme, demandant à parler au prince Mazzoni.

Justement, celui-ci venait de rentrer, mais son valet de chambre, auquel Elena eut affaire, hésitait à le déranger, réclamant le nom de la mystérieuse correspondante.

Pour le coup, M^me^ Antarci faillit se fâcher :

— Avertissez immédiatement votre maître qu'une dame de ses amies qui refuse de se nommer le demande à l'appareil. Si vous n'obéissez pas tout de suite, j'écrirai au prince pour me plaindre et vous pouvez être assuré qu'il vous chassera sur l'heure.

Le ton impérieux influença le serviteur, qui comprit que la chose était sérieuse et, en rechignant, il s'exécuta.

L'instant d'après, Vittorio était au téléphone et sa voix parvint jusqu'à Elena, questionnant :

— Madame, je suis le prince Mazzoni! A qui ai-je l'honneur?...

— Très cher, me faudra-t-il donc me nommer pour que vous me reconnaissiez? soupira Elena.

Là-bas, un cri de joie avait retenti; Vittorio venait de l'identifier.

— Elena, madame Antarci! Serait-ce vous? Ne suis-je point le jouet d'une illusion?... balbutiait le jeune homme, éperdu.

— Nullement, mon ami, vous ne vous trompez point!...

— Il y a si longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles!

« Je ne savais que penser! Où êtes-vous? Je veux vous voir immédiatement!

— Pour aujourd'hui, il est trop tard. Ne protestez point, écoutez-moi plutôt. Je ne suis pas à Palerme.

— N'importe, je puis vous rejoindre.

— Non, mais demain nous pouvons nous rencontrer pour déjeuner, en un lieu discret, entre Palerme et Messine!... Vous êtes du pays, vous devez connaître.

— Il y a l'hôtel des Montagnes, à San Verasco; l'endroit est tranquille, au fond d'un golfe, au bord de la mer.

— Je vous y attendrai vers onze heures et demie, décida Elena, coupant court aux explications du prince, je compte sur votre exactitude.

— Voici une phrase de trop, reprocha-t-il.

— Soit! Un mot encore : ne parlez à personne de ma présence et de ma communication! J'ai votre parole?

— Vous l'avez, belle amie! murmura Mazzoni. Mais dites-moi, est-il vraiment impossible que nous nous voyions dès ce soir?

Vainement, le jeune homme répéta sa question sans obtenir de réponse et il comprit que la communication venait d'être coupée.

Là-bas, en sa villa de Messine, Elena Antarci avait raccroché, cependant qu'un ironique sourire se dessinait sur ses lèvres rouges.

Allons, le prince Vittorio était toujours aussi épris que par le passé; l'absence de la jeune femme n'avait

en rien modifié ses sentiments à son égard; aussi, cette dernière se réjouissait-elle en songeant qu'elle allait pouvoir reprendre pour un temps ce flirt si tragiquement interrompu.

— Au moins, celā lui procurerait quelque distraction.

Au cours de la journée, elle téléphona chez un loueur de la ville pour retenir une auto et étudia une carte afin de reconnaître l'emplacement du village de San Verasco.

Elle apprit ainsi que celui-ci ne se trouvait pas à plus de quarante-cinq kilomètres de Messine.

— Je partirai vers dix heures et recommanderai au chauffeur de ne point se hâter, décida-t-elle.

Elle avait recouvré son sourire et une partie de sa bonne humeur; aussi dîna-t-elle de bon appétit.

Le lendemain, à l'heure dite, elle quittait sa résidence, dans une conduite intérieure assez confortable que pilotait un petit homme d'une trentaine d'années, brun de peau, noir de cheveux, et ayant des yeux de braise. Ce chauffeur répondait au nom de Thomasso et semblait fort bien connaître le pays. Vers onze heures un quart, il déposait sa voyageuse à l'entrée du vaste jardin entourant l'hôtel des Montagnes, établissement assez modeste à la vérité, mais qui paraissait désert en ce jour de semaine.

A peine Mme Antarci avait-elle mis pied à terre que le prince Vittorio, qui l'avait devancée, se précipitait à sa rencontre.

— Ah! chère amie, je mourais d'impatience! Je n'ai pu dormir de la nuit!

Ce disant, il entraînait Elena souriante vers une terrasse voisine d'où on dominait la mer aux eaux bleues.

Une petite bonne au minois chiffonné achevait de dresser le couvert sous une tonnelle; Mme Antarci ayant déclaré qu'elle mourait de faim, Mazzoni ordonna de servir immédiatement.

Tout en dévorant à belles dents les hors-d'œuvre, Elena répondait par monosyllabes à son amoureux

qui lui reprochait son silence, s'informait de son actuel séjour, se répandait en protestations de tendresse.

Mais à ce flot de paroles la belle Vénitienne opposait un front serein, une décision que rien ne pouvait fléchir.

Plus tard, elle se confierait à Vittorio; mais, pour l'instant, il lui était impossible de satisfaire sa curiosité. Il devait avoir confiance en elle et ne pas chercher à en apprendre plus qu'elle ne voulait lui en communiquer.

Les êtres vraiment épris sont sans volonté, sans force devant ceux qu'ils aiment. Le prince Mazzoni était profondément amoureux; aussi, bien que déplorant le mutisme incompréhensible de sa jolie partenaire, finit-il par s'incliner devant son désir nettement exprimé, promettant d'agir ainsi qu'elle l'exigeait.

Pour l'instant, il était heureux, pleinement, absolument! Elena, qu'il avait désespéré de revoir jamais, était devant lui, le grisant de son sourire, de sa présence, et il s'enivrait à la regarder, la trouvant plus belle que par le passé.

Jusqu'aux environs de quatre heures, les deux jeunes gens demeurèrent ainsi, causant de tout et de rien, quittant un sujet pour en aborder un autre. Vittorio faisait presque exclusivement les frais de la conversation. Il avait entraîné Elena vers la plage voisine, qui toute de sable fin, s'étendait au pied même de la terrasse.

Le paysage était solitaire, des amoncellements de rochers cachant les maisons de San Verasco, qui se dressaient vers la gauche.

C'est à peine si, de temps à autre, une balancelle ou une tartane passait au large, ses voiles rouges gonflées par la brise et rappelant ainsi aux amoureux qu'ils n'étaient point seuls sur ce coin de terre.

Pourtant, M^me^ Antarci ne l'oubliait point.

Peu à peu, la compagnie de son cavalier lui devenait à charge; elle se lassait d'entendre Vittorio répéter ses éternelles protestations d'amour. Au reste,

rien n'est plus monotone, ni plus fatigant pour quelqu'un qui n'aime point. Déjà, à plusieurs reprises, la Vénitienne avait étouffé de discrets bâillements. Cette journée dont elle se promettait tant de plaisir s'avérait insipide, ennuyeuse.

Aussi, lorsqu'elle jugea le moment convenable, n'hésita-t-elle point à donner le signal du départ et, comme le prince parlait de la reconduire, elle s'y opposa formellement.

— Que non pas, mon cher, j'ai votre promesse de ne point chercher à connaître ma retraite et j'entends que vous y demeuriez fidèle, déclara-t-elle, péremptoire. Vous demeurerez ici durant une demi-heure encore; après quoi, vous reprendrez le chemin de Palerme sans questionner qui que ce soit, sans tourner la tête en arrière.

— Si cruelle que soit votre volonté, je m'y conformerai, murmura Vittorio en étouffant un soupir.

— Voilà qui est bien, je n'en attendais pas moins de vous. Maintenant, dites-moi au revoir.

— Mais je vous reverrai sous peu?

— Oh! certes, déclara Elena, bien qu'elle fût parfaitement décidée à ne point donner suite à cette aventure.

Cet espoir rasséréna quelque peu le prince; longuement, il baisa les mains de sa belle amie; après quoi, il gagna l'extrémité de la plage tandis que Mme Antarci remontait rapidement sur la terrasse.

Lorsque Mazzoni se retourna, la robe rose de la jeune femme avait disparu et un lointain grondement de moteur lui apprit que son auto l'emportait déjà loin de cet hôtel où des heures inoubliables pour lui tout au moins venaient de s'écouler.

Alors, Vittorio tomba dans une rêverie mélancolique et ce ne fut que beaucoup plus tard que, tristement, il se décida à rentrer à Palerme.

Mme Antarci avait réintégré sa villa de Messine.

Allons, le prince devenait impossible; il semblait avoir perdu tout esprit et elle regrettait fort de s'être dérangée pour lui.

Elle n'était point près d'abandonner à nouveau sa

retraite; pourtant, l'ennui un instant dissipé étant revenu à la charge, la belle Vénitienne résolut de le combattre.

Un soir, elle se risqua hors de sa demeure...

Elle allait lentement à pied, dissimulant son visage sous une épaisse voilette.

Comme Mme Antarci passait devant la terrasse d'un café brillamment illuminé, un porteur de journaux la regarda fixement.

La promeneuse ne le remarqua pas.

Plus loin, un music-hall ouvrait son vestibule ruisselant de clarté.

Des affiches multicolores y annonçaient toutes sortes d'attractions. Désireuse de tuer le temps, Elena entra et prit place dans une loge grillée. De cette façon, pensa-t-elle, nul ne pourra me voir.

Elle goûta un vif plaisir au spectacle. Son rire clair saluait les tours des jongleurs. Ses petites mains applaudissaient les acrobates. Elle était gaie. Si elle avait eu des remords, ils fuyaient bien loin à cette heure.

La soirée terminée, Elena se retrouva sur le trottoir dans la cohue de la foule.

Le même porteur de journaux était là. Ayant échangé un signe d'intelligence avec un de ses camarades, ce camelot s'approcha d'Elena.

— Madame désire une voiture? dit-il.

— Oui.

— J'y cours.

Et il disparut.

Bientôt il revint, ouvrant la portière d'une voiture à deux chevaux, dans laquelle Elena prit place; puis elle jeta son adresse au cocher. Les chevaux partirent au grand trot. Au bout d'un quart d'heure de course rapide, la voiture s'arrêta brusquement. Avant qu'Elena ait pu faire un geste, les deux portières s'ouvrirent et trois hommes sautèrent dans la voiture qui repartit aussitôt.

Mme Antarci jeta un cri. Mais les inconnus se ruèrent sur elle et la billonnèrent.

Cependant on roulait toujours.

Enfin la voiture s'arrêta de nouveau et Elena, à qui on avait bandé les yeux, se sentit emportée dans les bras de ces hommes.

Des portes claquèrent, puis elle devina qu'on lui faisait suivre un souterrain. Elle descendit un escalier et tout à coup on la mit debout.

— Enlevez le bandeau, dit une voix grave.

L'ordre fut exécuté; le bâillon fut ôté.

La Vénitienne put alors voir où elle se trouvait. C'était une crypte circulaire que des torches fumeuses éclairaient.

Devant la jeune femme, cinq hommes rangés en demi-cercle étaient assis tandis que quatre autres l'entouraient.

Un vieillard vénérable présidait.

C'était lui qui avait parlé.

Elena Antarci s'était tournée de son côté.

— Que me voulez-vous? dit-elle, d'une voix qui tremblait de colère.

Le vieillard garda le silence, ce que voyant Mme Antarci reprit, s'exaltant de plus en plus.

— Pourquoi m'avez-vous fait enlever? Que signifie cette violence et de quel droit l'exercez-vous sur moi?

Comme les autres se taisaient toujours, au paroxysme de la rage elle continua :

— Prenez garde! je me plaindrai à qui de droit et saurai bien vous forcer à me respecter.

Le même silence glacial accueillit ces menaces. On eût dit que ces hommes étaient de marbre.

Pas un muscle de leur visage ne tressaillait. A la fin Elena eut peur.

Des histoires terribles de rapt lui revenaient en mémoire. Alors, perdant la tête, elle s'écria :

— Je veux sortir, entendez-vous? Je veux sortir!

Et ses yeux égarés cherchaient la porte par où elle était entrée. Mais elle n'en vit pas la trace.

Sans doute cette porte secrète se confondait-elle avec la muraille, et fonctionnait par un ressort connu des seuls initiés.

Elena regarda en vain les murs dans toutes les

directions. Partout ils lui parurent semblables.

C'était une maçonnerie puissante faite de blocs énormes.

Folle de terreur, la jeune femme se mit à courir à travers la pièce. Furieusement, elle heurtait de son petit poing fermé ces pierres infranchissables.

Vaines tentatives.

Alors elle se mit à appeler au secours.

Sa voix, montant aux notes les plus aiguës, résonna lugubrement dans la crypte.

— A moi! A l'aide!

Rien ne répondit à ses cris.

Impassibles et froids, ces étranges personnages attendaient. Ils semblaient être absents de cette horrible scène.

— Mais vous êtes donc des lâches que vous torturez une femme? clama Mme Antarci au comble de l'affolement.

Alors elle se jeta à leurs pieds, implorant leur pitié.

Elle disait sa peur, parlant de sa jeunesse, de sa beauté. Mais eux restaient immobiles et comme mués en statues.

La Vénitienne terrorisée se traînait devant eux. Elle voulut embrasser les genoux du vieillard, mais celui-ci fit un signe. Deux hommes la saisirent et l'écartèrent. Puis tous reprirent leur immobilité première. A bout de forces, Elena Antarci était tombée sur les genoux.

Sans songer à se relever, elle demeurait là anéantie. De lourds sanglots agitaient ses épaules. Ses beaux cheveux s'étaient déroulés; ainsi elle faisait vraiment pitié.

Alors le président dit simplement :

— Frères, faites asseoir l'accusée.

On apporta un fauteuil de fer et les hommes ayant pris Elena sous les bras l'y installèrent.

Cependant un peu de calme lui revenait. Elle sentait que le danger, si toutefois elle en courait un, n'était pas immédiat. L'espoir rentra dans son cœur.

Ayant adressé en patois sicilien quelques paroles

aux hommes assis au bas de sa chaire, le président reprit :

— Maintenant, accusateur, dis ce que tu as à dire contre cette femme.

Un des cinq hommes se leva gravement et, après avoir d'un geste enveloppé toute l'assistance, il commença en ces termes :

— Comme cette femme, je vivais à Naples. Son domestique, Humberto Garrone, était mon ami, mon frère. Comme moi il était affilié à la « Société de l'Index Sanglant », que nous avons fondée depuis que « La Grande Maffia » a été dissoute.

S'efforçant de comprendre, Elena, attentive, écoutait.

Le bandit reprit :

— Humberto Garrone, sachant que sa maîtresse gardait en son coffre-fort une somme importante, me proposa de nous en emparer pour le bien de la Société. J'acceptai et, en conséquence, je vins louer en face de la maison qu'habitait Mme Antarci une chambre située au sixième étage. De là je plongeais à mon aise dans l'appartement de cette femme, lequel n'était qu'au troisième. Ainsi je pouvais facilement m'entendre par signes avec Garrone.

Le jour que nous avions fixé pour notre coup arriva. Profitant de l'absence de cette femme et des autres domestiques, je devais rejoindre Garrone demeuré seul au logis vers quatre heures.

Du reste un mouchoir fixé à la barre d'appui de la fenêtre du salon servirait à m'indiquer l'instant favorable.

Donc, caché derrière mes persiennes, j'attendais et voici ce que je vis : l'accusée, sortie vers trois heures, rentra chez elle une heure plus tard. Elle semblait se cacher. A la main elle tenait un sac de cuir qu'elle déposa tout de suite contre la porte du salon.

De mon observatoire, je voyais tout. Mon frère Garrone devait dormir, car je l'apercevais étendu de tout son long sur le tapis.

Alors, mes frères, ce qui se passa fut horrible.

Cette femme qui est maintenant assise devant vous dans le fauteuil d'accusation, cette femme, dis-je, se courba sur notre frère sans défense.

Puis, après avoir observé son sommeil, elle lui passa autour du col une cordelette de soie noire, puis elle serra... serra...

A peine si le malheureux Garrone eut un tressaillement. Sans doute une drogue mystérieuse le paralysait.

Les yeux dilatés d'épouvante, je suivais cette scène atroce sans pouvoir secourir mon frère. Lorsqu'elle l'eut tué, sa misérable maîtresse se précipita vers le coffre-fort et l'ouvrit.

Dans son sac de cuir elle entassa les liasses de billets de banque et, ceci fait, elle enjamba le cadavre qui barrait le salon, puis sortit précipitamment.

Tout cela n'avait duré que quelques minutes.

Voilà, mes frères, ce que j'ai vu en ce jour néfaste. J'en fis aussitôt le rapport au Grand Conseil de l'Index Sanglant. Vous en souvient-il?

Les quatre juges et le président hochèrent la tête.

— Oui, dit gravement ce dernier.

L'accusateur reprit d'une voix rauque :

— Vous décidâtes alors que cette femme comparaîtrait devant votre tribunal afin d'y être jugée et punie. C'était justice. Vous en souvient-il, ô mes frères du Grand Conseil?

— Oui, dit encore le président.

— Ce soir un de nos frères reconnut la coupable, reprit l'orateur. Vous vous assemblâtes et fîtes enlever la misérable. Maintenant, elle est devant vous. Que son châtiment soit digne de sa forfaiture. J'ai dit.

Et l'orateur se rassit gravement.

Un lourd silence s'établit. Tous les hommes présents jetaient à Elena des regards de haine.

En entendant prononcer son crime, celle-ci peu à peu avait pâli. Maintenant, elle était livide et un frisson nerveux agitait ses membres.

Soudain elle se dressa.

— C'est faux! dit-elle. Cet homme en a menti!

— Tais-toi! ordonna le président. Attachez-la sur son siège.

Les hommes qui entouraient Elena exécutèrent cet ordre.

Bientôt de fines cordelettes la lièrent étroitement à son fauteuil de métal.

Epuisée par l'effort, elle ne se défendait plus.

— Frères, dit le président, vous savez ce qu'a fait cette femme. Elle ne veut pas avouer mais l'accusation est formelle. Que notre frère qui a vu jure que sa bouche n'a dit que des paroles de vérité et nous prononcerons la sentence.

L'accusateur se leva et leva la main.

— Je jure par l'Evangile, dit-il, que cette femme a tué notre frère Humberto Garrone.

Et par trois fois il répéta son serment.

— Bien, dit le président. Maintenant prononçons la sentence.

Les quatre juges se levèrent chacun à leur tout et prononcèrent ces terribles mots :

— Cette femme a mérité la mort. Qu'elle soit donc châtiée ainsi qu'il convient.

Elena poussa un cri de terreur.

— NON, non, gémit la condamnée en se tordant dans ses liens.

Et, brisée, elle s'affaissa sur elle-même.

## CHAPITRE VII

Cependant à la voix du président un homme s'avançait.

C'était le bourreau.

Sa main gauche s'abattit lourdement sur la frêle épaule de la jeune femme, tandis que de la droite il

brandissait un poignard à lame courte et triangulaire.

— Va, fit le chef de l'Index Sanglant.

Déjà l'arme étincelante s'abaissait vers la poitrine d'Elena qui, inerte et comme à demi morte, n'avait même pas eu un battement de paupières, quand tout à coup un grand fracas retentit au dehors de la crypte.

Dans la muraille, une porte s'était soudainement ouverte et un groupe de sept à huit hommes cramponnés à un autre roula jusqu'aux pieds du tribunal.

D'une secousse terrible, l'homme se dégagea de l'étreinte de ses adversaires.

Puis il bondit en arrière, s'adossant à la muraille.

— Qui es-tu? interrogea le président.

— Henrico Torelli, détective.

Un frisson parcourut l'assistance. Tous ces bandits connaissaient ce nom redouté. Cependant un homme s'avançait; en quelques mots, il expliqua comment Henrico Torelli était venu heurter à la porte de la maison servant d'asile aux membres de la Société.

Alors les quatre juges prononcèrent la sentence :

— Toi qui as voulu surprendre nos secrets, notre loi, te condamnons à mort.

— Vous ne me tenez pas encore, rugit Henrico Torelli.

Un poignard acéré brillait entre ses doigts.

Avec un cri de rage le président le montra aux siens.

— A mort! hurla-t-il.

Tous se précipitèrent sur le courageux policier.

Mais comment avait-il donc découvert la retraite des affiliés de la Société de l'Index Sanglant?

Quelle suite d'événements l'avait conduit au milieu de ces féroces ennemis?

C'est ce que nous allons expliquer.

Comme bien l'on pense, lui et Jenaro Bari avaient suivi Elena Antarci à Messine.

Lorsque le soir elle sortit de sa petite maison, les deux policiers étaient derrière elle.

La voyant entrer au music-hall, Henrico Torelli dit à Jenaro Bari :

— Va rejoindre ton camarade Rigori que nous avons laissé en faction aux alentours de la villa de cette femme.

« Entrez-y hardiment, la maison est à nous. J'ai gagné la servante.

— Bravo!

— Attention. Vous perquisitionnerez minutieusement dans toutes les pièces.

« Il faut que tu me rapportes le fameux sac de cuir contenant la fortune de Mme Antarci. Tu vérifieras auparavant si les billets de banque dont voici les numéros sur cette liste y sont bien enfermés.

« Puis tu viendras me rejoindre ici.

« Ouvre l'œil, garçon, je te donne là une mission de confiance.

— Merci, patron. Qu'allez-vous faire pendant ce temps?

— Je ne veux pas perdre cette femme de vue, répondit le détective. Aussi vais-je aller prendre une place non loin de la sienne.

Sur ce, les deux policiers se séparèrent, Jenaro Bari pour se rendre à la villa; quant à Henrico Torelli, il entra tranquillement dans le music-hall.

Durant tout le spectacle il surveilla attentivement la loge d'Elena.

Cependant le temps passait et Jenaro Bari ne revenait pas. Le grand policier commença à s'inquiéter. Il avait hâte de posséder cette preuve éclatante de la culpabilité de Mme Antarci.

Pourtant le spectacle prit fin avant le retour de son second. A la sortie le détective se trouva à quelques pas d'Elena. Pourtant celle-ci ne le remarqua pas. Avec surprise, Henrico Torelli assista au manège mystérieux des camelots.

Il vit Mme Antarci monter en voiture. Sauter dans un autre véhicule et la suivre, telle fut tout d'abord son idée. Mais il ne put en trouver; la foule des spectateurs les prenant toutes d'assaut.

Sans plus chercher, le détective s'élança au pas

de course derrière celle qui emportait Mme Antarci.

Très intéressé, il vit les trois hommes monter dans la voiture.

Mais il se garda bien d'intervenir, désirant connaître le mot de cette énigme.

Le véhicule s'arrêta devant une construction immense. C'était un vaste entrepôt de marchandises. Le policier vit les ravisseurs y entrer avec leur prisonnière.

Comprenant que quelque chose d'intéressant devait se passer là, il attendit quelque temps.

Puis il alla à la porte et sonna tranquillement. Presque aussitôt on ouvrit et Henrico Torelli entra.

Mais à peine avait-il fait quelques pas dans une cour obscure qu'il se sentit saisi par plusieurs hommes.

— Bon, se dit-il.

Sans opposer de résistance, il se laissa entraîner.

— Ces gaillards-là me mènent sûrement où je voulais aller. Ne les contrarions donc pas.

On sait le reste.

.....

Cependant, Jenaro Bari ne perdait pas son temps. Aidé de Rigori et de la femme de chambre, il bouleversait la maison d'Elena. Au fond d'un placard, il découvrit enfin la fameuse liasse de bank-notes accusatrices.

Lui et Rigori repartirent aussitôt. En arrivant au théâtre, ils virent un homme courir après une voiture.

— En voilà un qui est pressé! remarqua Rigori.

— Mais c'est le patron! dit tout à coup Jenaro.

— Que se passe-t-il donc? En avant, garçon, en avant!

Et les policiers s'élancèrent au pas de course à la suite de leur chef. La voiture et Henrico Torelli étaient déjà loin! Jenaro et son compagnon, au bout

d'une longue course, ayant tourné l'angle d'une rue, arrivèrent juste à temps pour voir Henrico Torelli entrer dans un sombre édifice, dont la porte s'était refermée derrière lui.

— Qu'allons-nous faire? interrogea Rigori perplexe.

— L'attendre, parbleu!

Et les deux hommes se dissimulèrent à l'angle d'une maison.

Cependant le temps passait. Jenaro bouillait d'impatience.

S'étant approché sans bruit de la porte de la mystérieuse demeure, il lui sembla entendre un grand tumulte accompagné de cliquetis d'armes.

Aussitôt, il rejoignit Rigori.

— J'ai peur que là-dedans on ne fasse un mauvais parti au patron, dit le brave Jenaro.

— Tu crois?

— Je le crains.

— Alors, entrons!

— J'allais te le proposer.

A ce moment Jenaro aperçut au loin un groupe s'avançant avec rapidité. C'était une ronde de carabiniers à bicyclette. Au nombre d'une douzaine, ils roulaient silencieusement.

Résolument, Jenaro leur barra le passage.

S'étant fait reconnaître de leur chef, le lieutenant d'Henrico Torelli le questionna et apprit ainsi que cette construction qui l'intriguait si fort était un vaste entrepôt de marchandises appartenant à un riche négociant de Messine.

Lorsque l'officier de police connut les craintes de Jenaro au sujet d'Henrico Torelli, il se mit avec ses hommes à sa disposition.

— Bon, fit Jenaro, dissimulez-vous tout le long de cette muraille; moi seul me présenterai devant la porte à laquelle je sonnerai. Ne voyant qu'un homme, ils ouvriront sans défiance. Alors, précipitez-vous tous derrière moi. Un seul d'entre vous suffira pour garder vos machines. Nous retrouverons le patron quand pour cela nous devrions tout démolir.

— Compris! fit l'officier.

La manœuvre s'exécuta rapidement et Jenaro ayant sonné, la porte s'ouvrit.

D'un bond, le brave garçon s'élança à l'intérieur, revolver au poing.

Les policiers l'imitèrent.

Devant cette charge imprévue, une dizaine d'hommes qui avaient tenté vainement de repousser l'attaque s'enfuirent précipitamment.

Leurs adversaires, Jenaro et Rigori en tête, les suivirent. Toujours poursuivant les fuyards, la vaillante petite troupe traversa des magasins pleins de marchandises.

Puis ils dégringolèrent un escalier de cave, d'une profondeur inusitée.

Au bas, un vaste couloir s'ouvrait tournant sur lui-même. Chasseurs et chassés s'y engouffrèrent. Heureusement, les carabiniers avaient allumé leurs lanternes électriques.

Soudain ils débouchèrent dans la crypte. Jenaro s'arrêta stupéfait.

Grce à elles, ils pouvaient suivre leurs adversaires.

Au milieu d'un groupe, le poignard en main, Henrico Torelli se débattait désespérément.

— Courage, patron! nous voici! cria Jenaro, se ressaisissant.

D'un bond, il rejoignit le détective. La vue des carabiniers eut le don de faire entrer en fureur les bandits.

Se voyant découverts, il n'hésitèrent pas à se servir d'armes à feu.

Chacun tira de dessous ses vêtements un revolver.

Le combat commença, acharné, terrible, d'une part il y avait une vingtaine de bandits.

De l'autre quatorze policiers.

Les détonations des revolvers résonnaient sourdement dans ce caveau. De part et d'autre des hommes tombaient. Mais la rage des combattants allait sans cesse grandissante.

— Tuez, tuez, mes frères! hurlait le vieillard du haut de sa chaire. Le browning en main, il prêchait

l'exemple. Une de ses balles effleura Jenaro à la tempe.

— Tiens, vieux magot! s'écria celui-ci.

Ce disant, d'un coup bien ajusté, il fit sauter la cercelle du chef de la Société de l'Index Sanglant.

Cette mort découragea les bandits. Décimés par le feu de leurs adversaires, ils tentèrent de s'échapper par une autre porte secrète, donnant accès dans un souterrain qui lui-même débouchait dans des caves d'une maison située sur une avenue voisine. Mais les policiers ne leur permirent pas de mettre ce beau projet à exécution.

A la suite des bandits, ils avaient bondi et maintenant on se battait dans l'obscurité la plus profonde.

Seuls, les éclairs des coups de feu trouaient la nuit.

Enfin la lutte cessa.

Les bandits étaient morts ou blessés.

Peu d'entre eux parvinrent à s'échapper. Alors, Henrico Torelli rallia ses hommes et regagna la crypte qui avait failli être son tombeau.

Quand il y pénétra, son regard tomba sur Elena Antarci.

Celle-ci était demeurée liée à son fauteuil de fer.

Par miracle aucune balle égarée ne l'avait atteinte pendant le combat.

En voyant revenir les policiers vainqueurs, elle ne put retenir un gémissement de colère. Car la position de cette femme était telle que de toute façon sa perte était certaine.

Du côté des bandits, la mort l'attendait. De l'autre la prison allait s'ouvrir pour elle. Déjà Henrico Torelli tranchait ses liens.

— Je suis libre? je pense, demanda l'audacieuse créature.

— Je ne sais encore.

Et se tournant vers Rigori, le détective ajouta :

— Ne quitte pas cette femme d'une semelle. Tu m'en réponds.

— Bien patron.

Sur ce, il s'éloigna de quelques pas.

Cependant Jenaro s'approchait de lui.

— Mais vous êtes blessé, patron! s'exclama le brave garçon.

— Bah! ce n'est rien!

— Cependant...

— Des égratignures, te dis-je. Pour le moment nous avons autre chose à faire de plus urgent. Et appelant l'officier de police, il lui ordonna de placer des sentinelles à chacune des entrées de l'entrepôt.

— Il faut que nous sachions au juste ce que tout cela cache!

L'officier partit afin de s'acquitter de cette mission.

A cet instant une détonation retentit. Une balle siffla aux oreilles d'Henrico Torelli et alla se perdre dans le mur.

D'un bond, le détective se retourna.

Elena Antarci, un revolver en main, l'ajustait de nouveau.

La misérable, profitant d'un moment d'inattention de Rigori, venait de ramasser cette arme aux mains d'un bandit mort. Elle pressa une seconde fois la détente. Mais, d'un coup brusque sur le poignet, Rigori abaissa l'arme et la balle atteignit Mme Antarci à la poitrine.

Quelques secondes encore elle resta debout, puis s'abattit lourdement rendant le sang à pleine bouche.

Quelques convulsions l'agitèrent et elle expira.

Ainsi finit cette femme, ou plutôt ce monstre, véritable buveuse d'or, qui n'avait pas hésité à répandre le sang, pour satisfaire ses appétits de richesse.

.....

L'enquête ouverte sous la direction d'Henrico Torelli afin de connaître les détails de l'organisation de la « Société de l'Index Sanglant », que le détective avait démasquée de façon si inattendue, mit au jour une série de faits vraiment étranges. Cette bande puissante comptait de nombreux adhérents.

Tous ces bandits étaient Siciliens.

Ils pratiquaient les divers genres de vols connus : cambriolages, escroqueries, faux, etc...

De leurs rapines, ils subventionnaient une des banques les plus importantes de Messine, et bien des fois celle-ci, disposant de capitaux immenses, avait fait la loi au marché de la ville.

L'entrepôt de Messine regorgeait de marchandises diverses qui toutes avaient été volées aux quatre coins de l'Europe.

Quant au prince Vittorio Mazzoni, la mort d'Elena Antarci l'atterra.

Durant quelque temps encore, il résida en son palais de Naples, menant une existence des plus retirées et fermant sa porte à tous, même à ses amis les plus intimes.

Un beau jour, on apprit qu'il avait sollicité et obtenu du roi la faveur de faire partie de l'expédition de Tripolitaine en qualité de capitaine.

A quelques mois de là, le capitaine prince Mazzoni tombait glorieusement à la tête de ses hommes en montant à l'assaut d'un douar, que les Arabes défendaient avec une énergie désespérée.

FIN

---

*Pour paraître jeudi prochain :*

# La chambre aux pendules

*ROMAN POLICIER*

par JEAN BONNERY

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 12-2-35

LA MEILLEURE COLLECTION
DE ROMANS POLICIERS

# COLLECTION POLICE

Paraît tous les samedis

— AU PRIX DE —

**0fr.60**

Le roman complet
sous couverture photographique

J. FERENCZI & FILS, Éditeurs
9, rue Antoine-Chantin, Paris-14e

**Il n est pas fait d'envoi
contre remboursement**

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge (Seine).
*(Made in France)*